MÉMOIRES DU CONGO

et du Ruanda-Urundi

n°36 - Décembre 2015

Trimestriel - n° d'agrément : P914556 - Bureau de dépôt : 4099 Liège X
Expéditeur : MdC, rue d'Orléans, 2 - 6000 Charleroi

L'os d'Ishango












Editorial

Voici venue la fin de l'année et nous vous souhaitons de passer d'excellentes fêtes en famille et/ou entre amis. Espérons que les temps que nous venons de vivre seront révolus lorsque vous lirez ces lignes et que la "Pax Belgica" règnera à nouveau en Belgique comme elle le fit au Congo pendant l'ère coloniale.
Si notre revue comporte encore un article concernant la guerre 14-18, c'est pour signaler l'implication dans ce conflit des officiers et des soldats de la Force Publique qui se renouvela lors de la seconde guerre mondiale.

Ces campagnes d'Afrique se commémorent le 17 septembre par la "Journée Tabora" organisée par deux associations militaires, l'Urfracol et le Craoca où Belges et Congolais sont invités. Le 11 novembre, un hommage national est rendu, le matin, devant la Colonne du Congrès par les Pouvoirs Publics. L'après-midi, au Square Riga, la communauté congolaise se souvient aussi de ces premières victoires remportées par la Force Publique face aux forces de l'Axe. Malheureusement, beaucoup de Congolais, comme beaucoup de Belges, méconnaissent notre histoire commune et la teneur des discours s'en ressent. Aussi, nous consacrerons dans notre prochain numéro un article concernant les soldats de la Force Publique, leurs théâtres d'opération, les forces engagées et ce qu'ils sont devenus.

D'autre part, il nous apparait important de vous signaler la troisième partie de l'étude réalisée par Fernand Hessel sur l'enseignement.
Après avoir évoqué l'éducation ancestrale et l'école embryonnaire (1482-1885) dans le numéro 34, notre auteur couvre la période de l'Etat Indépendant du Congo dans le numéro 35. Dans ce numéro, il développe largement ce que fut l'enseignement durant la colonie.

Faut-il rappeler la générosité des membres actifs et bénévoles de "Mémoires du Congo". Sans eux, nous ne pourrions enregistrer les témoignages, organiser les "Journées de Projection", éditer la revue que vous avez entre les mains et mener à bien d'autres tâches encore. Qu'ils en soient ici loués !

Notre action est appréciée depuis des années d'abord par Sa Majesté le Roi Albert et aujourd'hui par son fils, Sa Majesté le Roi Philippe. En effet, par le passé, plusieurs de nos collaborateurs ont été honorés par le Service des Ordres Nationaux. En cette fin d'année encore, une distinction honorifique sera remise à deux d'entre eux. Nous en avons reçu, le 18 novembre dernier, la notification émanant des services du Ministre des Affaires Etrangères; elle est signée "Didier Reynders".

Roger Gilson
Président



Paul Vannès
Adm. délégué

Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO et du RUANDA-URUNDI
Périodique n° 36
Décembre 2015



En couverture : La station spatiale internationale et l'os d'Ishango (© ESA et IRSNB).



Programme des "Journées de Mémoires du Congo"
Premier trimestre 2016

Adresse : Leuvensesteenweg, 17 à Tervueren. Auditorium au 3ème étage.
Prix à payer : 25 €uros. Moambe 20 € + part. location salle : 5 €.
À verser sur le compte de MdC : IBAN – BE45 3630 0269 1889 - BIC BBRUBEBB.
Ce paiement fait office de réservation.

Mardi 2 février

10h00 : Témoignage Lazare MBUNGU, vie d'un enfant congolais au temps des belges et sa découverte de l'indépendance.

11h00 : Marc GEORGES et Philippe DASSEVILLE : Miti ya Kindu, projet de reboisement.

14h30 : Christian HAEGEMAN, agent cotonnier. Film réalisé par Ch. HAEGEMAN.

Mardi 8 mars

10h00 : Témoignage de Yves STASSIN, Capitaine de frégate. Carrière à l'Otraco.

11h00 : Histoire du Congo. André SCHOROCHOFF et Marc GEORGES

14h30 : Destin de Moïse Tshombe, un visionnaire assassiné. Editeur Tropical.

Echos de MDC

S'il est un moyen de communication primordial à l'époque actuelle, c'est l'internet qui nous ouvre de nombreuses possibilités de transmettre l'information quant à notre action en Afrique centrale.
Notre site www.memoiresducongo.be constamment mis à jour et complété par de nouvelles rubriques devrait vous intéresser, ne fut-ce que le calendrier de nos rencontres (Journées de Projections et "Forums"). Les statistiques de visites montrent que des visiteurs du monde entier s'intéressent aux informations contenues et dès lors, nous nous attachons à le parfaire.
Nous avions accueilli en novembre de l'an passé Cecilia A Zoppelletto, productrice italo-anglaise de films. Elle avait l'intention de produire un film sur le cinéma au Congo.
Lors d'un passage récent à Kinshasa, elle avait été très étonnée de ne trouver aucune salle de cinéma. Toutes ont disparu après 1960. L'idée de tourner "La Belle At The Movies" lui traversa l'esprit.
Nous l'avons accueillie à l'un de nos "forums" et documentée au mieux. Apprenant que Robert Bodson, auteur de notre film fétiche "Réalités congolaises", était toujours en vie, elle désira le rencontrer et l'interviewa. Cette séquence fait partie du film.
Un peu plus tard, un message nous parvint "It is with immense pleasure that I can announce that the film "La Belle At The Movies" has been selected for the Africa film festival run by the Royal Africa Society. It will have its World Premiere on Saturday 7th November 2015 at 2.30pm in London at the Hackney Picture House".
Le lundi suivant, nous recevions un second mail : "What a success Paul !!! I had 35 minutes Questions & Answers..., people really responded to the film. I'm so happy". Le succès est au rendez-vous ! Ce film est programmé dans plusieurs pays d'Europe et d'Afrique et nous aurons le plaisir de vous le présenter bientôt.

Nous avons également reçu le Dr Susan Williams (Institute of Commonwealth Studies, School of Advanced Study, et le Dr Albertine Fox toutes deux de l'Université de Londres. Le Dr S. Williams réalise une thèse sur les espions américains en Afrique pendant la seconde guerre mondiale, et particulièrement sur ceux qui ont œuvré à Shinkolobwe.
Pour information elle a écrit également en 2011 un livre "Who Killed Hammarskjöld".
Enfin, MdC a initié avec l'Urome et Afrikagetuigenissen la réalisation d'un film sur le Congo. Hubert Van Ruymbeke, réalisateur de notre documentaire sur "la Territoriale", en sera l'auteur.

■ Paul Vannès


La jeune génération kinoise qui n'a jamais vu une salle de cinéma.
('Photo Preston Witman Production)



MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi asbl
Périodique trimestriel
Agrément postal : BC 18012
N° 36 - Décembre 2015

Editeur responsable : Paul Vannès.
Comité de rédaction :
Thierry Claeys Boùùaert, André de Maere d'Aertrycke, Françoise Devaux, Guy Dierckens, Nadine Evrard, Marc Georges, Fernand Hessel, Françoise Moehler-De Greef, Pascal Pruvost, Paul Roquet, Paul Vannès.
Maquette et mise en page : New Look Communication



Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles
info@memoiresducongo.be

Siège administratif
rue d'Orléans, 2 – B 6000 Charleroi
Tél. 00 32 (0)71 33 43 73
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
BIC : BBRUBEBB
IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Andrée Willems

Cotisations 2016
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €
Les membres reçoivent la revue automatiquement.

Compte bancaire
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2016". Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Fichier d'adresses
Si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.
Si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez-leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.

Abonnement
Pour recevoir la revue, virer la somme de 25 € (50 € pour les autres pays d'Europe) au compte de "MdC" avec pour mention "abonnement".

Publicité
Tarifs sur demande, auprès du siège administratif

Adieu à Maurice Lenain, Collègue estimé et cher ami (Université Coloniale promo 23).

J'ai constaté avec satisfaction que Mémoires du Congo mais aussi Guido Bosteels dans Afrika Getuigenissen et AFAC ont rendu un hommage bien mérité à Maurice Lenain décédé récemment.

Après une longue absence due à la maladie, je l'avais retrouvé avec plaisir à la dernière Assemblée générale de l'AFAC en avril dernier.



Je souhaite ici joindre mon témoignage pour son rôle et son courage en tant qu'Administrateur du Territoire de Mahagi lors de la débâcle congolaise. Courant 1959, Administrateur de Territoire au Ruanda, Assistant du Résident Spécial le colonel Guy Logiest, j'ai eu à intervenir dans la révolte des Hutu menée par le parti réactionnaire de l'Unar dont les meneurs se réfugièrent dans l'Est Africain Britannique pour y continuer la lutte contre le jeune pouvoir hutu.

En mars 1960, nommé Attaché Colonial, représentant le Congo belge, encore pour trois mois, ainsi que le Ruanda et le Burundi, je fus envoyé à Kampala pour contrer l'Unar sur son propre terrain.

Le directeur de la Sécurité d'Ouganda désirant avoir une estimation du nombre de compatriotes qui viendraient se réfugier en Uganda lors de l'accession à l'indépendance du Congo, j'obtins l'autorisation du Vice-Gouverneur Général Harroy d'effectuer une tournée de reconnaissance dans la région limitrophe de notre colonie. La thèse officielle belge était que tout se passerait bien, ce que mon interlocuteur britannique contestait.

Du 9 au 16 juin 1960, j'ai parcouru l'est du Congo mais c'est en Territoire de Mahagi que j'ai pu recueillir le plus d'informations sur la situation politique. Les menaces et les pressions qui pesaient sur les Blancs étaient intenables et pourtant les fonctionnaires belges menés par Maurice Lenain tenaient bon. Rentré à Kampala j'ai avisé les autorités du Protectorat, qu'en effet, l'on devait s'attendre à l'afflux d'un millier de réfugiés. Il y en eut 5.000 ! Fin juillet un compatriote réfugié m'a remis copie du Rapport officiel, signé Maurice Lenain, relatant les tensions, menaces et calvaire vécus en Territoire de Mahagi par nos compatriotes. En voici une phrase représentative du rapport écrit par Maurice Lenain : “Constatant que la situation dégénérait gravement, nous avons invité tous les Agents encore présents à se retirer vers la barrière anglaise, restant moi-même sur place avec mon assistant et le receveur des douanes qui se devait d'assurer le passage jusqu'en dernière minute”.

Ce rapport détaillé m'a permis d'apprécier le courage et le comportement admirable dont Maurice Lenain a fait preuve, n'hésitant pas à circuler dans tout le territoire malgré les dangers pour calmer les populations et faire face.

Louis Jaspers
Commissaire de District hon
Françoise Devaux

Hommage à Dominique Baron Struye de Swielande

L'ambassadeur venait d'arriver au terme de sa carrière, accomplie avec une rare maîtrise, et s'apprêtait à poursuivre sur un mode plus apaisé sa quête de l'inaccessible étoile, quand brusquement la chanson, qu'il aimait tant, s'est arrêtée, plongeant dans une profonde tristesse les siens, les collègues, les amis et tous ceux qui avaient eu le privilège de cheminer avec lui.

Ils étaient mille à se presser autour de son cercueil à Notre-Dame de la Cambre, en la triste matinée du dernier jour d'octobre 2015, émus devant la perte irréparable d'un honnête homme, désemparés face à la cruauté du destin, interpellés dans leur for intérieur par le mystère de la mort, avec pour seul baume à leur blessure les chants, porteurs de reconnaissance et d'espérance, qui montaient vers le ciel.

Dominique Struye de Swielande fut dans ses multiples mandats un grand commis de l'Etat. Partout où sa carrière l'a conduit, dans les cabinets ministériels comme dans les postes diplomatiques, il a brillé autant par son savoir-faire que par son savoir-être, ce qui est à coup sûr la marque d'un bon diplomate, soucieux d'atteindre les objectifs assignés.

Au Congo en particulier le meilleur souvenir qu'il a laissé est son incomparable don d'écoute, vis-à-vis de ses partenaires comme de ses collaborateurs, ce qui n'excluait pas son sens de l'autorité, son attention au protocole et à la tenue vestimentaire, son exigence au plan de l'administration.

© Ambabel Kinshasa

Le respect intrinsèque de la politique que son Gouvernement lui dictait ne l'empêcha pas pour autant de plaider pour une approche plus pragmatique de la coopération belgo-congolaise, qu'il estimait assez lente par moments dans ses procédures. Sur la photo ci-dessous on le voit dans le jardin de la résidence en plein dans la mêlée, manœuvrant pour ouvrir le chemin au Roi Albert II, venu saluer les Belges dans le cadre des festivités entourant le cinquantenaire de l'indépendance du Congo.


Fernad Hessel

A l'Union royale belge pour les Pays d'outre-mer, plus encore qu'à Mémoires du Congo et au Cercle africain des Anciens d'outre-mer dont il était un membre assidu, la consternation est grande. Il venait d'accepter la présidence de l'UROME, fidèle à son engagement fondamental à défendre l'honneur de la Belgique partout dans le monde, et particulièrement en Afrique centrale. Tout le mouvement de mémoire, issu de la période coloniale de la Belgique se sent aujourd'hui orphelin d'un défenseur de haute stature en qui il avait mis tous ses espoirs.

Un honnête homme, au sens noble et complet du terme, nous a quittés. Il avait l'étoffe d'un entraîneur d'hommes, pas seulement par la taille, mais surtout par l'élévation de sa pensée, son esprit de dévouement à la cause du bien, son engagement dans la défense de la paix dans le monde, sa sagesse dans la conduite des affaires, et cerise sur le gâteau son sens de l'humour qui tenait lieu chez lui de bonne diplomatie. Un grand ambassadeur, ayant pleinement mérité de la patrie, de la famille, de la carrière, de la politique, s'en est allé rejoindre ceux de sa lignée qui l'ont précédé dans la mort. Anobli à juste titre pour services rendus à son pays, il a rejoint son dernier poste, couvert des couleurs nationales, aux sons de la Brabançonne et de l'Hymne à la Joie, dans l'admiration de tous.


■ Fernand Hessel

La guerre au Congo belge (4)
La conquête de la DOA (Deutsch Ostafrika)

Au port du Havre, le commandant Coune, conseiller militaire du ministre des Colonies, fait parvenir par bateau l'équipement et l'armement nécessaires à la campagne de la Force Publique en DOA. Quatre hydravions Short Admiralty Type 827, la canonnière "Paul Renkin", des mortiers Van Deuren et des canons de Saint Chamond sont transportés au Congo avec des munitions. Le Département de la Force Publique fournit également un cadre important d'officiers et de sous-officiers belges issus de l'Infanterie, de l'Artillerie, des Transmissions, du Génie, de l'Aéronautique et du service Médical.

Un chargement de 6.000 fusils Gras modèle 1874 de Saint Etienne en calibre 11 mm est fourni avec deux mille coups par arme. Ces fusils remplacent les vieux fusils Albini dont sont équipés les troupes de l'Est. Ils sont simples d'emploi et robustes. Mille fusils Mauser 1889 en 7,65 mm sont également envoyés au Congo.

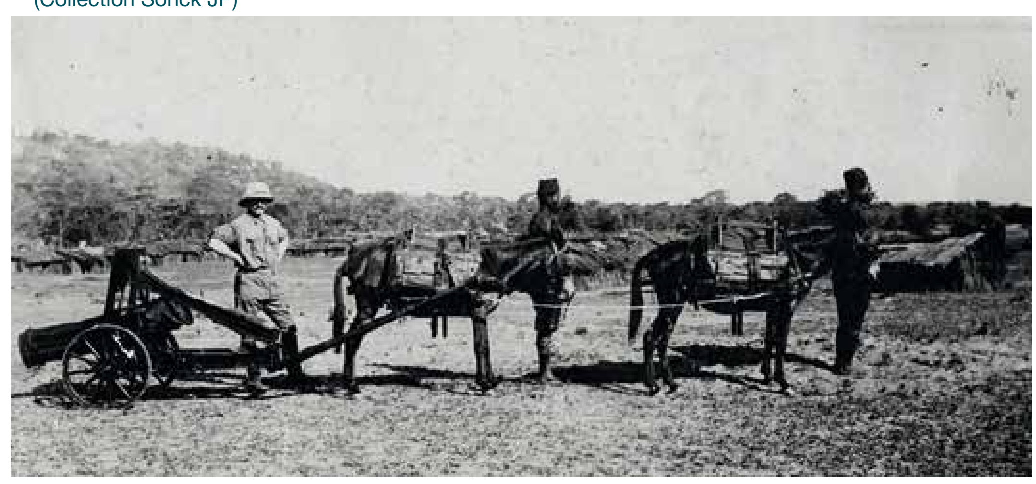
Douze mille porteurs mettent quarante jours de marche pour livrer armes et munitions aux unités belges en position à la frontière.



Fusil FN Mauser modèle 1889, cal. 7,65 mm

La livraison d'une centaine de mitrailleuses Colt, Hotchkiss et Maxim permet au colonel Tombeur de former des sections spéciales de mitrailleuses. Leur approvisionnement en munitions est de 100.000 cartouches par arme. L'intendant général du QG de la Force Publique à Boma fait parvenir ce ravitaillement à Stanleyville. Il est stocké dans le dépôt d'armée des troupes de l'Est. Douze mille porteurs mettent quarante jours de marche pour le livrer aux unités en position à la frontière. Au début de l'année 1916, Charles Tombeur informe les Britanniques que la Force Publique est en mesure de lancer l'effort initial vers Kigali et Nyanza. Peu après, le commandant en chef des troupes de l'Est se rend à Lutobo à l'invitation du gouverneur britannique. Il discute du plan de campagne avec le Major-Général Crewe, commandant le détachement britannique stationné en Ouganda. Il fera mouvement sur le flanc gauche de la colonne du colonel Molitor qui progressera à l'ouest du lac Victoria. Charles Tombeur, promu général-major, concentre deux brigades des Troupes de l'Est à la frontière du Kivu. Chaque brigade se compose de deux régiments d'Infanterie regroupant chacun six bataillons d'Infanterie, deux compagnies de pionniers-pontonniers du Génie, deux sections spéciales de mitrailleuses, un service Médical et deux pelotons de Télégraphistes. Le général Tombeur estime que l'attaque de la Sebea serait trop coûteuse en vies humaines. Le plan élaboré le 31 juillet 1915 au Quartier Général de Kibati par l'Etat-major des Troupes de l'Est est en partie remanié. Le ministre Renkin est informé par télégramme que l'offensive vers les districts du Ruanda et de l'Urundi sera déclenchée à partir de l'Ouganda avec l'accord des autorités anglaises. La colonne formée par la Brigade Nord aura pour objectif de déborder l'ennemi. La Brigade Nord commandée par le colonel Molitor dispose d'une batterie de canons Saint Chamond de 70 mm avec un approvisionnement immédiat de 2.000 coups par pièce. Les artilleurs congolais sont formés au maniement de cette artillerie. Ces canons peuvent être démontés pour être portés

Un canon de 70 mm Saint-Chamond tiré par mulets (Collection Sonck JP)



à dos de mules sous la conduite de muletiers congolais. Les 3e et 4e régiments de la Brigade Nord sont stationnés au nord du lac Kivu et s'opposent au groupement du capitaine Wintgens, le meilleur officier du colonel von Lettow-Vorbeck. Cet officier dispose de mille trois cents askaris encadrés par soixante Allemands et d'une forte artillerie pour défendre le district du Ruanda. Les askaris sont retranchés dans les positions fortifiées de la Sebea dont les sommets surplombent la frontière. Les 1er et 2e régiments de la Brigade Sud occupent la vallée de la Ruzizi depuis Shangugu jusqu'à Uvira. Ils font face à un millier d'askaris commandés par le major von Langen chargé de défendre le district de l'Urundi. L'officier allemand a installé son Poste de Commandement à Usumbura et ses troupes sont disposées entre Shangugu et Kigoma. La base navale du lac Tanganyika est défendue par une puissante artillerie côtière. Le 6e bataillon du commandant Borgerhoff, affecté à sa défense, est transformé en corps de débarquement. Il est renforcé par une compagnie de Grenadiers formée à Boma. Le vapeur de 700 tonnes "Baron Dhanis" est en construction dans la cale sèche de Kalemie. La coque est terminée, mais la chaudière doit arriver d'Europe. Les machines motrices sont bloquées au dépôt de Kabalo avec un chargement de pièces détachées. Ce dépôt pourvoit également la place forte en vivres, munitions et matériel. Pendant ce temps, la flottille allemande ne reste pas inactive. Le 8 février au soir, le capitaine de corvette Gustav Zimmer appareille de Kigoma avec le "Graf von Götzen". Il est suivi par l'"Hedwig von Wissmann" commandé par le lieutenant de vaisseau Odebrecht. Les deux navires voguent de concert vers le sud du lac Tanganyika. En cours de route, le lieutenant Odebrecht reçoit l'ordre de mettre le cap sur Kalemie. Il doit rechercher le chantier où se construit le "Baron Dhanis" et observer l'activité de la place forte. Le lieutenant Odebrecht s'approche de l'objectif le lendemain à l'aube. Pendant ce temps, le capitaine de corvette Zimmer croise au large avec le "Graf von Götzen" et attend son retour pour attaquer l'objectif à coups de canons.

Les postes de vigies de la Lukuga repèrent l'"Hedwig von Wissmann".

Le commander Spicer-Simson ouvre le feu à une distance de 6.000 mètres. Un obus touche le steamer allemand "Hedwig von Wissmann" à la coque et provoque une entrée d'eau. Un second projectile explose dans la salle des machines, causant la destruction de la chaudière et la mort de sept marins allemands.

Le Détachement des Lacs est alerté et les alliés britanniques appareillent du port de Kalemie avec le "Hms Mimi" et le "Hms Fifi". Le commander Spicer-Simson ouvre le feu à une distance de 6.000 mètres. Un obus touche le steamer allemand à la coque et provoque une entrée d'eau. Un second projectile explose dans la salle des machines, causant la destruction de la chaudière et la mort de sept marins allemands. Le lieutenant de vaisseau Odebrecht donne l'ordre d'abandon de l'"Hedwig von Wissmann" en perdition et l'équipage est sauvé par les marins belges du "Mosselback" qui récupèrent le pavillon du navire avant le naufrage. Le commander Spicer-Simson, très fair play, invite l'officier ennemi à dîner. Un radiotélégramme du Quartier Général de la Force Publique à Boma informe le QG du "Détachement des Lacs" à Kalemie de l'arrivée au Congo du commandant de Bueger avec quatre hydravions. Le 26 février 1916, le lieutenant-colonel Moulaert remplace le major Stinglhamber, évacué pour cause de maladie. Le vapeur de 90 tonnes "Alexandre Delcommune", réparé et rebaptisé "Le Vengeur" est intégré dans la flottille du commandant Goor. Il est armé d'un canon long de marine de 76 mm installé sur le pont avant. Son commandement est confié au capitaine Durein du CFL. Au cours du mois de mars 1916, l'hôpital du CFL à Niemba et celui des charbonnages à Makala-Greinerville sont réquisitionnés par Georges Moulaert pour les besoins des opérations. Il décide également de placer le personnel civil des stations de TSF de la Lukuga et de Kabalo sous statut militaire.


Caravane de porteurs en DOA (Collection Sonck JP)

C'est une décision nécessaire, car ces fonctionnaires coloniaux échappent à son autorité alors qu'ils assurent les communications militaires du "Détachement des Lacs" sans faire usage d'un code secret. Le Congo bénéficie d'un excellent réseau civil de stations TSF grâce au Roi Albert Ier. Son altesse a envoyé en 1912 au Congo la mission du Lieutenant-Général Wibier. Elle a installé neuf stations TSF et a amélioré les stations de Boma et de Banane. Les radiotélégrammes officiels transitent le long de la chaîne Elisabethville-Banane. Pendant ce temps en Afrique Orientale, Paul von Lettow-Vorbeck est promu Général-major et le Grand Etat-major allemand lui confie la mission de prolonger la campagne. Le but est de contraindre les alliés à dégarnir les autres fronts pour contrecarrer ses manœuvres en DOA. Chaque Schützenkompanie est encadrée par des officiers de valeur et dispose de mitrailleuses et d'artillerie.

Les Schutztruppe se composent de 14.000 askaris bien entraînés et armés de Mauser Jägerbüchse de 11 mm et de 3.261 Européens armés de fusils Mauser G98 ou Lee Enfield de prise. Un second navire allemand chargé de matériel de guerre parvient à forcer le blocus anglais en mars 1916. Le raider jette l'ancre dans la baie de Sudi et décharge un millier de fusils Mauser G98, des milliers de cartouches, des obus, de l'artillerie, des affûts en acier et des caissons munis de roues mieux adaptés aux déplacements des canons de 105 mm dont disposent les Schutztruppe.

Le Général von Lettow-Vorbeck reçoit également des uniformes, de l'équipement et du matériel pour la fabrication de munitions. Au Quartier Général des Troupes de l'Est, Charles Tombeur achève les préparatifs de l'offensive. Le 15 avril 1916, la Brigade Nord se rassemble à 20 km au sud de Lutobo dans la localité de Kamwezi en Ouganda.

Au Quartier Général des Troupes de l'Est, Charles Tombeur achève les préparatifs de l'offensive. Le 15 avril 1916, la Brigade Nord se rassemble à 20 km au sud de Lutobo dans la localité de Kamwezi en Ouganda.



Carte des opérations de 1916 en DOA.



Compagnie Cycliste de la Brigade Sud (Campagne des troupes coloniales).

Les autorités britanniques mettent 5.000 porteurs à la disposition du colonel Molitor. L'offensive générale se déclenche le 21 avril à l'aube. Le colonel Molitor pénètre au Ruanda avec le 3e régiment de la Brigade Nord. Il déborde les positions défensives de la Sebea et exécute une manœuvre d'encerclement sur les arrières de l'ennemi. Pendant ce temps, le 4e régiment du major Rouling fixe les forces du capitaine Wintgens sur la Sebea. Les troupes britanniques du Major-Général Crewe franchissent la frontière du Ruanda et s'opposent aux Schutztruppe du capitaine Godovius dans le district de Bukoba. Pendant ce temps, le corps expéditionnaire britannique du Général Smuts attaque les Allemands à l'est du lac Victoria. La coopération de la Force Publique à l'offensive britannique empêche le Général von Lettow-Vorbeck de dégarnir sa frontière ouest pour renforcer ses positions dans l'est.

Le 6 mai, la colonne Molitor occupe Kigali, chef-lieu du district du Ruanda. Deux jours plus tard, ses troupes défilent dans la ville conquise. Dans le secteur tenu par la Brigade Sud du lieutenant-colonel Olsen, les Allemands perdent la maîtrise du lac Kivu grâce à la canonnière "Paul Renkin" amenée d'Europe début avril. Ils abandonnent l'île Idjwi pour ne pas être encerclés. Le 19 avril, le 1er régiment de la Brigade Sud s'empare de Shangugu, point de jonction entre les groupements Wintgens et von Langen.

Le 2e régiment du lieutenant-colonel Thomas reste sur ses positions dans la vallée de la Ruzizi afin d'empêcher l'ennemi d'opérer une diversion au Congo. Le major Muller progresse avec le 1er régiment vers Nyanza, résidence du Mwami Musinga du Ruanda. L'objectif des forces du général-major Tombeur est d'enfermer l'ennemi dans une nasse.

Le 1er régiment de la Brigade Sud est appuyé par la 2e batterie de Saint Chamond du commandant Furst et par la compagnie Cycliste forte de 150 hommes.

L'offensive contraint le groupement du major von Langen à se replier. Pendant ce temps, le 2e régiment du lieutenant-colonel Thomas progresse vers Usumbura. Le port est attaqué à coups de canons par la flottille belge du lac Tanganyika.

Au Ruanda, le capitaine Wintgens est surpris par le mouvement en tenaille des colonnes Nord et Sud. Le 11 mai, les forces allemandes placées sous son commandement abandonnent les positions fortifiées de la Sebea et effectuent un mouvement de retraite vers le sud. Elles sont poursuivies par le 4e régiment et abandonnent un important butin aux mains des Belges.

Au même moment, les troupes du lieutenant-colonel Olsen se dirigent vers Nyanza pour fermer la nasse. Le capitaine Wintgens parvient à éviter l'encerclement et traverse Nyanza le 19 mai avec 60 Allemands, 1.300 askaris, trois canons et six mitrailleuses.

Trois jours plus tard, la Brigade Nord fait sa jonction à Nyanza avec la Brigade sud. Le 1er juin, le QG du "Détachement des Lacs" ordonne au commandant de Bueger le bombardement de la rade de Kigoma. Les cibles prioritaires des hydravions sont les navires ennemis. Le "Graf von Götzen" est une menace potentielle avec son canon de 105 mm à longue portée. Les Allemands disposent du "Wami" et ils ont récupéré le remorqueur "Adjutant" de 300 tonnes à Dar es Salam. Il est entièrement démonté et transporté par voie ferroviaire à Kigoma.

Le 11 juin 1916, le pilote Behaeghe survole le port ennemi après une heure de vol. Malgré les tirs de défense contre avions, l'hydravion effectue un passage à basse altitude et l'observateur Collignon lâche deux projectiles de 65 livres sur le "Graf von Götzen". Une bombe explose sur le gaillard arrière et la poupe du navire se met à brûler. Le canon de 88 mm et une mitrailleuse sont touchés. L'observateur vide ensuite les chargeurs de sa mitrailleuse Lewis sur les positions ennemies et la panique gagne les défenseurs. Le Slt Behaeghe

Le 6 mai, la colonne Molitor occupe Kigali, chef-lieu du district du Ruanda. Deux jours plus tard, ses troupes défilent dans la ville conquise. Dans le secteur tenu par la Brigade Sud du lieutenant-colonel Olsen, les Allemands perdent la maîtrise du lac Kivu grâce à la canonnière "Paul Renkin" amenée d'Europe début avril.



Equipe d'un Mortier Van Deuren en position (Campagnes des troupes coloniales).

reprend le chemin de sa base et fait son rapport au commandant de Bueger. Il est transmis par porteur de dépêches au QG du lieutenant-colonel Moulaert qui est enthousiasmé. Il cite l'équipage de l'hydravion à l'ordre du jour des troupes du "Détachement des Lacs".

Tout danger semble écarté, car le navire allemand ne reparaît plus sur le lac. Le 2e régiment du lieutenant-colonel Thomas s'empare d'Usumbura le 6 juin et fait sa jonction avec le 1er régiment du major Muller à Kitega le 17 juin. La capture du chef-lieu du district de l'Urundi achève la conquête de ces districts et la Brigade Sud se regroupe dans la localité conquise. Pendant ce temps, les Schutztruppe du major Godovius battent en retraite vers le sud sous la pression des troupes britanniques du général Crewe. Elles se heurtent au 4e régiment du major Rouling. Les soldats congolais subissent des pertes le 3 juillet lors du combat de Kato. Ils résistent à un ennemi supérieur en nombre, malgré l'enrayage fréquent des mitrailleuses Maxim. Le major Rouling est atteint de cinq balles et il est évacué vers l'hôpital de campagne. Il est remplacé par le Lt-Col Huyghe. Le major Godovius se constitue prisonnier le lendemain de la bataille en agitant sa chemise blanche suspendue au bout d'un bâton. Le 8 juillet, le général Tombeur ordonne au lieutenant-colonel Olsen d'attaquer en direction de Kigoma et d'Udjidji avec la Brigade Sud. Les troupes longent le lac Tanganyika pendant que les équipages des hydravions s'exercent à l'observation aérienne à la base de Mtoa. Les premières plaques de l'appareil de téléphotographie sont développées le 9 juillet. Elles montrent avec précision le port de Kigoma et les positions de défense avec ses batteries d'artillerie. Le chef de l'escadrille informe le LtCol Moulaert que le "Graf von Götzen" est toujours à flot et que l'"Adjudant", amené en pièces détachées de Dar es Salam, est en cours d'armement. L'Etat-Major du "Détachement des Lacs" décide d'intensifier les missions de bombardement pour soutenir l'offensive terrestre de la Brigade Sud vers Kigoma. Deux appareils survolent l'objectif le 17 juillet et lâchent leurs bombes sur les fortifications. Un nouveau raid se solde par l'incendie d'un dépôt de carburant. La défense contre avions est très faible et les hydravions lâchent des milliers de tracts en swahili invitant les askaris à se rendre. Les deux régiments de la Brigade Sud progressent en tenaille pour isoler complètement la place forte de Kigoma. Les soldats congolais du lieutenant-colonel Olsen ont un excellent moral, car le bruit s'est répandu que l'ennemi est attaqué par d'énormes oiseaux lançant le feu du ciel ! La flottille ennemie se saborde sur ordre du capitaine Zimmer qui abandonne le port avec ses Schutztruppe. Le "Graf von Götzen" gît par 20

Les soldats congolais subissent des pertes le 3 juillet lors du combat de Kato. Ils résistent à un ennemi supérieur en nombre, malgré l'enrayage fréquent des mitrailleuses Maxim. Le major Rouling est atteint de cinq balles et il est évacué vers l'hôpital de campagne.



Pont rudimentaire construit par le Génie (Collection Sonck JP).

mètres de fond près de la rive de Katabe Bay. Gustav Zimmer se sert du “Wami” pour évacuer une partie de ses askaris vers le sud, mais le navire rencontre le glisseur “Netta” et son commandant choisit de se saborder. Kigoma est occupé le 28 juillet par le 2e régiment du LtCol Thomas pendant que le 1er régiment s’empare de Gottorp sur la ligne du Tanganyikabahn. Le “Vengeur” débarque une avant-garde du 6e bataillon du “Détachement des Lacs” à Karema le 7 août avec l’appui du “Mosselback” et du “Netta”. Le “Baron Dhanis” décharge du ravitaillement à Kigoma et le 6e bataillon au complet fait sa jonction avec la Brigade Sud le 10 août suivant. Ce jour-là, l’escadrille d’hydravions aux couleurs belges se pose dans la rade de Kigoma. Les aviateurs sont invités par le LtCol Olsen qui les félicite pour leur action. Il apprend au commandant de Bueger que les troupes de la Brigade Sud ont senti fondre la résistance ennemie à chaque attaque aérienne. Sur ordre du Général Tombeur, les deux Brigades exécutent une marche concentrique sur Tabora, objectif défendu par les troupes du général von Lettow-Vorbeck. La Brigade Sud remonte vers l’est le long de la ligne de chemin de fer et la brigade Nord inverse sa marche vers le sud en direction de Tabora. Les réserves d’obus des batteries de Saint Chamond sont portées à 4.000 coups par pièce suite au développement de la campagne. En moins de six semaines, la Force publique est aux portes de Tabora. La liaison entre les deux Brigades s’établit le 16 septembre et Tabora est investie. Les Allemands évacuent la ville dans la nuit du 19 septembre et la Force publique fait son entrée dans Tabora. Un message est transmis par TSF au Roi Albert pour lui annoncer la victoire. Le général-major Tombeur commence à démobiliser les Troupes de l’Est, mais le général von Lettow-Vorbeck reste une menace potentielle.

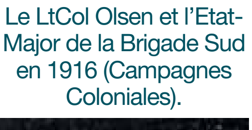


En moins de six semaines, la Force publique est aux portes de Tabora. La liaison entre les deux Brigades s’établit le 16 septembre et Tabora est investie. Les Allemands évacuent la ville dans la nuit du 19 septembre et la Force publique fait son entrée dans Tabora. Un message est transmis par TSF au Roi Albert pour lui annoncer la victoire.

Général von Lettow-Vorbeck

Il s’est replié au sud de la colonie allemande avec ses Schutztruppe. En mars 1917, le capitaine Wint-gens perce le front anglais et le gouvernement de Londres fait à nouvel appel à la collaboration de la Force Publique. Le colonel Huyghe remplace le général Tombeur au commandement des troupes et s’empare de la place fortifiée de Mahenge le 9 octobre 1917. Le 11 novembre 1918, la guerre est terminée pour la Force Publique. En souvenir des hauts faits d’armes et de l’héroïsme déployé par les troupes coloniales belges pendant la campagne d’Afrique, chacun des quatre régiments est autorisé à faire broder sur son drapeau le nom de Tabora. Celui de Mahenge est ajouté par décision du Roi le 27 novembre 1931. Le général von Lettow-Vorbeck n’est pas vaincu pour autant et il ne se rendra aux Britanniques que le 25 novembre 1918.

Jean-Pierre Sonck





Le LtCol Olsen et l’Etat-Major de la Brigade Sud en 1916 (Campagnes Coloniales).



Général-Major Charles Tombeur

Esquisse historique de l'éducation au Congo, 3. Congo belge

Le premier des six chapitres que comprendra à terme la présente approche de l'éducation au Congo fut un survol de la trop brève période d'acculturation luso-congolaise au XVIe siècle (MDC34). Suivit en deuxième position la naissance de l'école occidentale dans l'Etat indépendant du Congo, de 1885 à 1908 (MDC35). Le présent chapitre parcourt la période coloniale au sens strict, de 1909 à 1960. Les trois chapitres qui suivront seront consacrés aux trois régimes que la République démocratique du Congo a connus depuis le mémorable 30 juin 1960..

La Loi sur le gouvernement du Congo belge entre en vigueur le 18 octobre 1908. Elle organise l'administration de la colonie après son annexion par la Belgique. Son article 5 donne à toute l'entreprise éducative son unique fondement juridique, en les termes que voici : *"Le gouverneur général veille à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence. Il favorise l'expansion de la liberté individuelle, l'abandon progressif de la polygamie et le développement de la propriété. Il protège et favorise, sans distinction de nationalité ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables, créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation."*

Avant la grande réforme de l'enseignement intervenue en 1925, il est quasi impossible d'établir le nombre de personnes à l'œuvre dans le secteur éducatif, mais à coup sûr il faut y ranger les missionnaires dans leur quasi-totalité, actifs dans le secteur au sens le plus large, dans l'informel comme dans le formel, avant tout par vocation religieuse. Il est bon de se rappeler ici que dès la fin de l'EIC les Congolais eux-mêmes, au terme d'une rapide formation dans les écoles normales de cycle court, étaient en charge du degré inférieur du primaire. Il n'y eut en ce lointain Congo, passant d'état indépendant à colonie, aucune rupture dans la dynamique de la scolarisation. L'enseignement primaire fut en expansion continue, à mesure que le nombre de congrégations allait se multipliant et que les fidèles de la mère-patrie se faisaient plus généreux car l'Etat restait relativement pingre en matière d'éducation.

Il y eut même durant la période qui va de 1909 à 1925 l'éclosion d'un enseignement secondaire, visant à former les premiers vrais instituteurs, les futurs prêtres et les premiers ouvriers spécialisés réclamés par le secteur privé.

De toute évidence et pendant des décennies la priorité ira à la formation technique et professionnelle des jeunes, ce qui explique en partie la lenteur avec laquelle émergeront l'enseignement secondaire général et, dans sa foulée, l'université.

Répondant au pressant souhait de Léopold II, qui tenait plus de l'ordre que de l'invitation, les Pères du Saint-Esprit avaient été les premiers Belges à fonder un poste de mission à Boma (le R.P. Callewaert), précédant de quelques mois la première mission des Pères Blancs sur les rives du Tanganyika.

7Dès 1888 les Pères de Scheut (le R.P. Cambier) vinrent les épauler et les remplacer en maints endroits. Les premières religieuses les suivirent dès 1891, particulièrement attachées à l'aide médicale et sociale, avec une attention spéciale à la femme et au bébé.

Ces pionniers religieux, à l'instar de ceux de tous les autres secteurs, payèrent massivement de leur vie leur engagement africain. On a établi qu'entre 1890 et 1910 il mourut au Congo 290 missionnaires catholiques, dont 114 avaient moins de quarante ans et 83 moins de trente.

Rappel en bref du schéma de l'étude complète

1. 1482-1885 Education précoloniale
2. 1885-1908 Etat indépendant du Congo
3. 1908-1960 Congo belge
4. 1960-1965 Première république
5. 1965-1997 Deuxième république
6. 1997-2015 Troisième république

Boma, Palais du Gouverneur général jusqu'en 1929

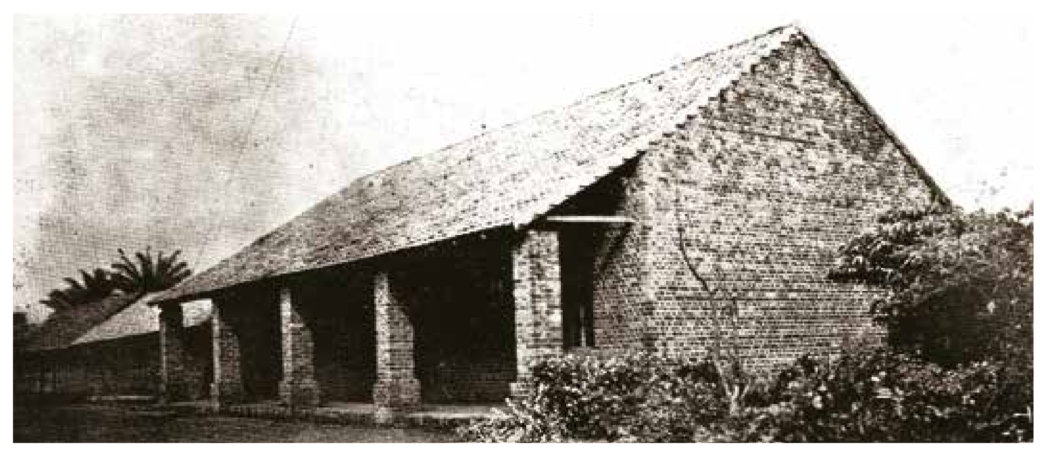


Le secret de la réussite de l'œuvre scolaire des missions catholiques, avec l'aide politique de Léopold II, tient au fait que celles-ci eurent la bonne idée de s'organiser en véritables centres de développement, à la manière des abbayes du Moyen Âge en Europe, conjuguant partout à la fois le religieux, le moral et le matériel; sans oublier l'intellectuel : le premier prêtre congolais est ordonné en 1917. Le premier évêque le sera en 1956.

Il faut à la vérité de dire que les missionnaires belges n'étaient pas les premiers à investir le terrain congolais. Une paire de missions protestantes les avaient précédés de quelques années : la Baptist Missionary Society, dans les pas de Stanley, et la Livingstone Inland Mission, qui fonda le premier poste de mission à Palabala, en 1778. C'était, on s'en doute, le scénario que Léopold II, en habile organisateur et politique avisé, craignait le plus. Au début, les Protestants ne s'impliqueront pas dans l'enseignement, d'autant qu'ils ne bénéficiaient d'aucune forme d'aide du Gouvernement.

"Après le pain, l'éducation est le premier besoin d'un peuple."

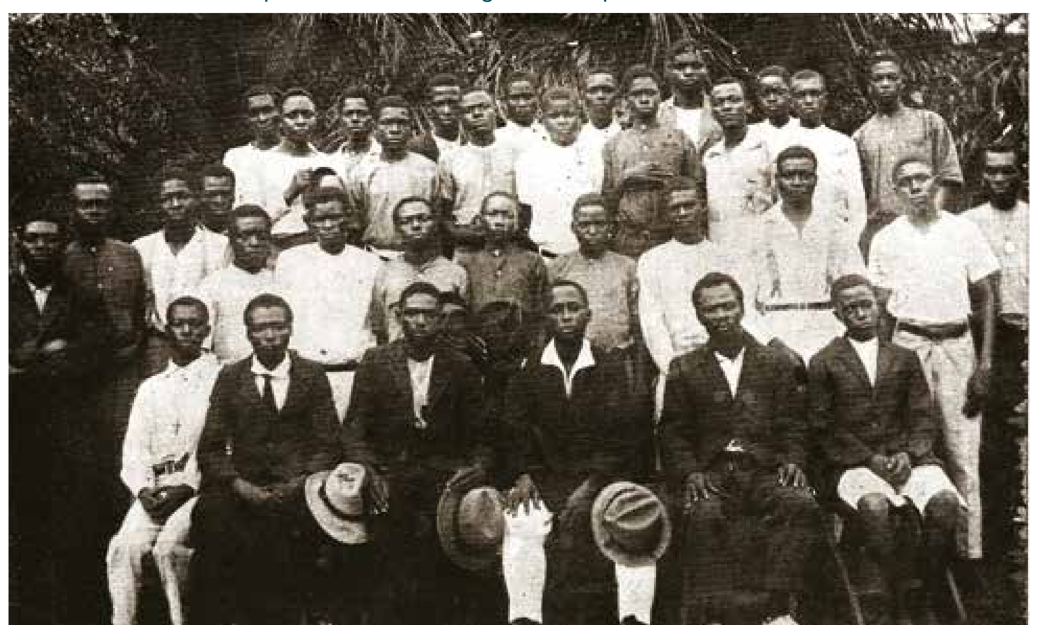
Danton.



Une partie de l'école primaire pour filles à Mikalayi en 1929



Ecole primaire rurale au village Katende près de Luebo en 1930



Groupe de normaliens de Mikalayi vers 1925

La performance des missions catholiques résidait progressivement dans la concertation entre parties prenantes. La politique éducative était discutée et arrêtée de commun accord, à l'occasion de réunions nationales. On a vu que la première grande concertation eut lieu à Léopoldville, en 1907 (MDC35, Education 2). Toutes les décisions qui y étaient prises, en toutes matières (voir MDC 35 : théorie des 5 M), étaient consignées en une brochure, diffusée à travers le pays sous le titre d'Instructions aux Missionnaires. La réunion de 1910 à Stanleyville n'apporta rien de neuf au plan éducationnel. Les congrégations restèrent divisées sur la question de la subsidiation par l'Etat, dans la crainte d'une possible incorporation, vu les trois conditions fixées par l'Etat : (1) adoption du programme gouvernemental, (2) envoi de rapports à l'autorité, et (3) acceptation d'une inspection d'Etat (parallèlement à l'inspection diocésaine). La situation de quasi-monopole de l'église catholique en matière de scolarisation n'empêchera pas l'Etat de reprendre progressivement le pouvoir, par le jeu de la subsidiation.

En 1909, on peut lire dans le rapport annuel aux chambres législatives belges : "Indépendamment des écoles que diverses congrégations ont créées dans leurs missions, et qui sont soumises au régime établi par l'accord avec le Saint-Siège, il sera établi dans chaque district une ou plusieurs écoles agréées."

En 1913, la réunion de Kisantu conduit à l'abandon du principe de l'école centrale, où l'on formait à la fois les catéchistes et les commis, au bénéfice de deux écoles distinctes. La distinction est également entérinée entre d'une part les écoles rurales ou villageoises et primaires au sens de la convention avec le Saint-Siège, et d'autre part les écoles spéciales (comptables, fils de chefs, catéchistes). Les réunions de 1919 (Kisantu) et de 1923 (Stanleyville), précisent la nomenclature.

On dénombre cinq types d'écoles : (1) les écoles rurales, fonctionnant dans les villages, (2) les écoles urbaines et les écoles primaires centrales fonctionnant aux postes de mission, (3) les écoles normales, pépinières des catéchistes, avec initiation à la méthodologie de l'enseignement et formation en hygiène, agriculture et élevage, (4) les écoles spéciales, comprenant les écoles professionnelles et les écoles pour commis, (5) les écoles ecclésiastiques, en d'autres mots les petits séminaires en gestation.

"La carrière territoriale n'est pas un métier mais un honneur et une mission"

En conclusion, il est manifeste que par la réforme intervenue en 1925 l'Etat reprend le pouvoir sur l'enseignement, jusque-là largement aux mains des missionnaires. Il s'arroge le droit de fixer les programmes des différentes filières contre l'attribution d'un subside. L'enseignement national voit le jour. Une véritable inspection d'Etat est chargée à travers tout le pays de contrôler le respect de la norme fixée par le Gouvernement. Une politique de constructions scolaires conférera au secteur une dynamique accrue, si bien que l'on vit sortir de terre un nombre impressionnant d'écoles en matériaux durables. Cela dit, cette réforme de 1925 n'empêcha pas les missionnaires de s'investir pleinement dans la



Collège Albert de Léopoldville



Lycée du Sacré-Cœur de Léopoldville



Collège Notre-Dame de Costermansville



Institut Marie-José d'Elisabethville

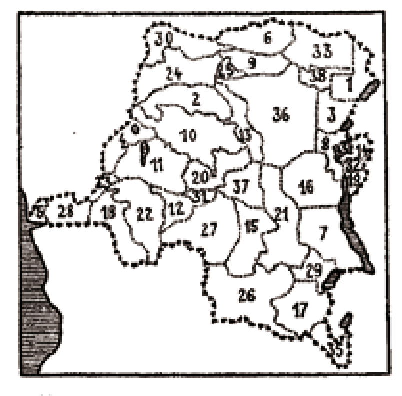
Tableau d'honneur des missions catholiques au Congo belge (situation en 1954)



LES MISSIONS CATHOLIQUES DU CONGO BELGE

Le 11 mars 1954, les Chambres ont voté le projet de loi portant approbation de la Convention entre la Belgique et le Saint-Siège au sujet du Congo. Cette nouvelle Convention est le signe des progrès considérables faits par les Missions Congolaises. En voici donc un tableau succinct. Pour chaque territoire, dont on peut retrouver la situation sur la carte, sont indiqués la population totale et le nombre de catholiques.

1. Lac Albert (Pères Blancs). 622.692 (212.000)
2. Basankusu (Mill-Hill). 190.000 (38.340)
3. Beni (Assomptionistes) 400.000 (156.000)
4. Bikoro (Lazaristes). 80.000 (14.000)
5. Boma (Scheutistes) 300.567 (167.000)
6. Bondo (Croisiers). 183.000 (31.000)
7. Baudoinville (Pères Blancs) 225.000 (60.000)
8. Bukavu (Pères Blancs). 735.000 (119.000)
9. Buta (Prémontrés) 230.000 (55.000)
10. Coquilhatville (Miss. du S. - C.) 360.000
11. Inongo (Scheutistes) 225.000 (60.000)
12. Ipamu (Oblats de M.-I.) 550.000 (90.460)
13. Isangi (Montfortains). 240.000 (23.861)
14. Kabgayi (Pères Blancs) 1.598.000 (353.000)
15. Kabinda (Scheutistes) 500.000 (116.000)
16. Kasongo (Pères Blancs). 450.000 (45.000)
17. Katanga (Bénédictins). 200.000
18. Kisantu (Jésuites). 466.000 (191.000)
19. Kitega (Pères Blancs). 1.100.000 (456.738)
20. Kole (Père des SS. CC.) 110.000 (6.230)
21. Kongolo (Spiritains) 320.000 (49.000)



22. Kwango (Jésuites). 849.000
23. Léopoldville (Scheutistes) 300.000 (87.000)
24. Lisala (Scheutistes) 535.000 (213.000)
25. Lolo (Prémontrés) 50.000 (19.000)
26. Lulua (Franciscains) 352.000 (49.200)
27. Luluabourg (Scheutistes). 1.000.000 (214.000)
28. Matadi (Rédemptoristes). 340.000 (149.000)
29. Lac Moero (Franciscains). 80.000 (10.000)
30. Molegbe (Capucins). 450.000 (112.000)
31. Mweka (Joséphites). 130.000 (20.000)
32. Ngozi (Pères Blancs). 770.000 (331.000)
33. Niangara (Dominicains) 550.000 (106.000)
34. Nyundo (Pères Blancs). (Clergé indigène) 400.000 (81.630)
35. Sakania (Salésiens). 42.000 (25.000)
36. Stanleyville (Prêtres du S.-C.) 496.469 (150.000)
37. Tsumbe (Passionistes) 290.000
38. Wamba (Prêtres du S.-C.) 192.000 (25.000)

Dans les principaux centres, les Frères des Écoles Chrétiennes, les Frères Maristes, les Frères de la Charité, etc., dirigent de nombreuses écoles primaires, moyennes, professionnelles, normales très florissantes.
(d'après l'Annuaire des Missions Catholiques 1954)

Lovanium

En 1925 fut fondé, à l'initiative de professeurs de Louvain, un Centre Médical à Kisantu (Fomulac), en 1932 une Ecole d'Agriculture (Cadulac), en 1936 une Ecole d'Assistants Médicaux indigènes, en 1947 une Ecole de Sciences Administratives et Commerciales.

C'est en 1947 que fut créé le Centre Universitaire Congolais dans le but d'élever ces diverses institutions au degré universitaire.

En 1950 fut prise la décision de fonder une Université à Kimuenza, sur une vaste colline de 200 Ha, située à 12 kms de Léopoldville et dominant de 200 mètres la capitale congolaise. Les constructions sont commencées et s'échelonneront sur une période de 10 ans. Sont prévues des Facultés de Sciences, de Médecine, de Sciences sociales et administratives, des Instituts de Pédagogie, d'Agronomie, des homes résidentiels pour 600 étudiants.

Déjà le Recteur de Lovanium est nommé et un corps professoral constitué. Bientôt la recherche scientifique commencera.

Telle est l'œuvre grandiose et passionnante que l'Université de Louvain a entreprise au Congo.

formation. Les subventions de l'Etat ne couvraient pas tous les besoins. Le bon cœur des Belges de la métropole veilla à nourrir les budgets. Il ne faut pas oublier non plus l'apport des grandes sociétés industrielles dans les places où elles avaient à scolariser les enfants de leur personnel.

La guerre 40-45 ralentira quelque peu ces flux. Et après celle-ci la fronde contre le monopole de l'église catholique en matière d'enseignement, inspirée essentiellement par la franc-maçonnerie, ira s'amplifiant, si bien qu'en 1952 interviendra une nouvelle grande réforme, avec pour résultats la création d'impressionnantes écoles laïques, sous le titre d'athénées royaux, entièrement pris en charge par l'Etat, et, à commencer par celles-ci, une centralisation accrue de tout le système.

Pour bien situer l'enseignement dans le développement national, il suffit de parcourir l'organigramme de l'administration centrale, repris en marge, tel qu'atteint en 1960, après de multiples restructurations au cours des 52 ans que dura le Congo belge. Il comprenait huit directions générales dont l'activité était coordonnée par le secrétaire général, lesquelles étaient répliquées à l'intérieur par des effectifs adaptés aux besoins.

La centralisation n'excluait pas l'engagement des administrateurs de territoire, qui sont les autres grands acteurs du déploiement de l'enseignement dans un pays de près de 2,3 millions de kilomètres carrés. Même si de-ci delà la rivalité entre la Mission et l'Etat a pu faire quelques remous, la défense d'un intérêt commun a partout permis d'arrondir les angles.

Pour mémoire, l'organisation de la territoriale, à terme, pouvait tabler sur les entités suivantes : le pays se divisait en six provinces (Léopoldville, Equateur, Orientale, Kivu, Kasaï et Katanga) placées chacune sous l'autorité d'un gouverneur, assisté d'un ou deux commissaires provinciaux ; l'administration de chaque province comportait au chef-lieu huit directions répliquant les directions générales de l'administration centrale et coordonnées par un secrétaire provincial ; les provinces étaient divisées à leur tour en districts (24 au total) administrés chacun par un commissaire de district, aidé dans sa tâche par un ou deux commissaires de district assistants et, pour tout ce qui concernait l'agriculture, l'élevage, la santé et les travaux publics, par des conseillers techniques itinérants mis à disposition par les directions générales dont ils dépendaient ; enfin, les districts étaient subdivisés en territoires (132 au total) dirigés par des administrateurs de territoire aidés d'administrateurs assistants et d'agents territoriaux. A cette structure, aussi simple que rigoureuse, il sied d'ajouter sept villes ayant un statut particulier et comportant chacune un certain nombre de communes.
Il n'est pas exagéré d'affirmer que l'administrateur de territoire, opérant au plus près des besoins, était le premier responsable du développement de son territoire, avec un allié, de première force également, en la personne du chef de la mission religieuse, à fortiori pour les domaines qui requéraient une formation, théorique et pratique.

Malgré les louables efforts des uns et des autres, le véritable essor de l'enseignement ne se produira qu'après la guerre 40-45, ralentis que furent les acteurs par la Grande Guerre et par la crise de 1929. A partir de là, en l'espace d'une bonne décennie, l'école, particulièrement l'enseignement secondaire, va connaître des avancées définitives.

Et par voie de conséquence, mais à une inévitable distance, l'enseignement supérieur. Les établissements d'enseignement secondaire catholique se multiplient. L'enseignement laïc voit le jour


Athénée royal de Stanleyville


Athénée royal de Léopoldville


Athénée royal de Costermansville


Athénée royal d'Elisabethville

(dès 1946, sous l'impulsion du Ministre R. Godding, puis dès 1954 du Ministre A. Buisseret), pour connaître un aboutissement avec la création des grands athénées (Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani, Bukavu, pour ne citer que les plus grands).

C'est également après la deuxième guerre mondiale que le secteur culturel va poser les premiers jalons de la marche vers l'indépendance du pays, en mettant en évidence, avec un courage grandissant avec les années, les aberrations de la colonisation, dans son principe comme dans sa mise en œuvre.

On songe surtout pour cette dernière au paternalisme ambiant dans lequel les évolués émergeaient progressivement.
Si l'école, en dehors des académies qui verront le jour à Léopoldville et à Elisabethville, n'est pas le bénéficiaire immédiat de la culture, les intellectuels du pays ne manqueront pas de s'en imprégner, à commencer par le clergé (resté jusqu'à ce jour le plus nationaliste). La littérature passe de l'oralité à l'écriture, laquelle restera cependant plus timide que dans quelques autres pays du Tiers-Monde ; la musique jette les bases d'un essor qui à terme impressionnera toute l'Afrique et le monde ; les arts plastiques dépassent par une créativité de plus en plus audacieuse l'héritage ancestral légué par les grandes tribus, passé comme par miracle entre les mailles des filets de l'esclavage, à l'est comme à l'ouest.

Une fois stabilisée, la structure de l'enseignement congolais se subdivise en quatre réseaux, lesquels se perpétuent du reste jusqu'aujourd'hui. Il est surprenant de noter en passant que la moitié du grand athénée de Kinshasa est devenue, depuis une récente convention spéciale avec l'ordre des Salésiens, une école officielle conventionnée catholique. C'est dire à quel point le Congo privilégie le résultat. Ces réseaux ont pour nom :

-écoles libres non subsidiées : créées par les missions, les sociétés, les particuliers, elles fixent librement leur programme et ne relèvent en rien du budget de l'Etat ;
-écoles libres subsidiées : créées à l'initiative d'organisations non-gouvernementales, le plus souvent d'appartenance missionnaire, elles suivent le programme fixé par le Gouvernement et émargent, par le biais d'une convention, au budget de l'Etat, pour une part importante de leur activité ;
-écoles officielles congréganistes : créées à l'initiative du Gouvernement mais confiées à la gestion pédagogique des missions, elles suivent par définition le programme de l'Etat et émargent au budget national pour les dépenses ;
-écoles officielles : créées et organisées par le Gouvernement, qui en supporte toutes les dépenses et inclut le personnel dans son organigramme. Le véritable

Quelques chiffres

La population autochtone est passée de 4,6 millions en 1914 à 9,7 en 1935, pour atteindre 14,8 en 1960. Le nombre d'expatriés augmente sensiblement durant les mêmes années. L'Illustration congolaise cite le nombre de 208 en 1886, dont 46 Belges. Au début du XXe siècle, le nombre a décuplé, avec l'évident corollaire, lié à l'histoire de la colonie, que le nombre de Belges est allé sans cesse croissant.

En 1901, on comptait 2.204 expatriés dont 1.318 Belges. Un sommet est atteint en 1930 : 25.679 expatriés, dont 17.676 Belges. Puis on constate une lente régression.

En 1934, le nombre est descendu à 17.588 expatriés dont 11.423 Belges. Quand intervient l'Indépendance, le nombre d'expatriés est monté à environ 120.000.

Le nombre de missionnaires catholiques, tous ordres confondus, était à la mort de Léopold II en 1909 de 191 prêtres, 125 religieuses et 77 frères.
Le nombre d'écoliers pris en charge par les missionnaires avait atteint les 10.000, répartis en 65 écoles, 23 ateliers scolaires et 36 orphelinats.
En 1960, le nombre d'écoles, tous réseaux confondus, avoisinera les 25.000.



1


2
© Gillon


3

Photos 1-2-3 : Le campus de Léopolville

essor de l'enseignement officiel remonte à 1952 (Buisseret).
Ainsi au moment où sonna l'Indépendance le Congo pouvait compter sur 25.000 établissements d'enseignement et de formation, tous opérateurs confondus, occupant approximativement 100.000 formateurs et enseignants (toutes tâches confondues) et s'occupant de 1,7 million d'enseignés En 1960, ce nombre se décomposait comme suit : 1.644.044 au primaire, 22.505 au post-primaire, 37.388 au secondaire et 763 au supérieur. Au vu de cette performance, le moins que l'on puisse dire est que le colonisateur belge n'a pas chômé au plan pédagogique, pas plus qu'aux autres plans du reste. Sur les 3 millions d'enfants en âge d'école (5 à 14 ans) à la fin de 1959, 1,6 avaient leur banc à l'école primaire, soit un taux de scolarisation de 57 % ; taux marqué de plus par un accroissement annuel, fait unique alors dans le monde en développement, proche de 10%. Performance d'autant plus grande que tous ces enfants, en dehors de quelques rares exceptions, étaient des enfants d'illettrés.
A titre de comparaison, l'Afrique occidentale française dans sa totalité ne comptait vers la même époque pas plus de 424.296 écoliers au primaire et de 22.282 élèves au secondaire. Ces nombres à eux seuls sont révélateurs du choix que le colonisateur avait fait de privilégier l'éducation de base pour tous, lequel lui vaudra pendant les dix années qui suivirent l'Indépendance, mais pendant dix années seulement, le reproche de ne pas avoir formé d'élite universitaire.
Cette performance, tout avantageuse qu'elle fût pour l'émancipation des autochtones, au plan de l'épanouissement personnel, n'est cependant pas sans reproche, tant était favorisée la composante socio-économique de l'éducation, encore plus visible au secondaire qu'au primaire. Les autochtones étaient poussées vers les cycles à impact productif immédiat (enseignement technique et professionnel), sauf les petits séminaires mus par d'autres idéaux. L'enseignement général n'émergera que lentement. Les lycées, collèges et athénées étaient destinés prioritairement aux enfants d'expatriés. Les Noirs n'y entreront dans les premières années qu'au compte-gouttes.
La manière dont les classes se sont peuplées durant les 52 ans de colonisation belge est révélatrice de l'évolution de la perception que le Blanc s'est fait du Noir. Mais pas uniquement, car l'impératif de fournir des ouvriers et des cadres subalternes à tout l'appareil économique forcera l'école naissante à répondre aux besoins immédiats. Le programme du primaire était mis en vigueur selon deux formules, l'une épousait le programme belge et l'autre tablait sur les limites supposées des autochtones.



Académie des Beaux-Arts, fondée en 1943 à Gombe-Matadi puis transférée à Léopoldville en 1949

Cadre de l'administration centrale en 1960, par direction générale :

- 1 Affaires politiques, administratives et judiciaires
- 2 Affaires indigènes et sociales ainsi que de l'information
- 3 Finances
- 4 Affaires économiques ;
- 5 Agronomie, colonat et service vétérinaire
- 6 Travaux publics et communications
- 7 Services médicaux
- 8 Enseignement

Cadre de la DG 8 en 1960 :

1) Instruction publique et cultes : 42

2) Inspection de l'enseignement : 34

3) Ecoles officielles :

- Préfets d'Athénées : 11
- Directeurs d'écoles professionnelles : 3
- Professeurs d'enseignement secondaire : 272
- Régents : 159
- Directeurs d'écoles primaires : 108
- Instituteurs : 294
- Directeur d'internats : 21
- Surveillants d'internats : 120

Une fois vaincues les résistances à l'école occidentale et jusqu'à la première grande réforme de 1925, l'enseignement primaire s'articulera strictement sur deux niveaux : un tronc commun de deux ans pour tous, suivi d'un second niveau se subdivisant en second degré ordinaire (de trois ans et comportant de nombreux travaux manuels) et un second degré sélectionné (de quatre ans, préparant directement au programme d'enseignement secondaire). Mais le système n'était pas aussi rigide qu'il n'apparaît. Il reste à l'écolier des possibilités de parfaire la formation reçue dans le primaire ordinaire, de manière à élargir l'éventail des possibilités d'insertion dans la vie active.
Puis on ne peut perdre de vue que l'enseignement classique (au sens de celui qui se déroule dans une classe) n'était pas seulement nouveau pour les enseignés. Pour les enseignants aussi tout était à inventer. Certes le programme d'enseignement se stabilisera sous l'action centralisatrice du Gouvernement, mais les moyens d'enseignement (manuels, matériel didactique) étaient à inventer.
Le seul reproche que l'on peut faire à l'adresse du colonisateur belge c'est d'avoir joué de manière peut-être trop prudente la carte du réalisme, trop prudente et insuffisamment visionnaire.
Il fallut en outre sortir du dilemme, spécifiquement belge, de la langue d'enseignement. Le Congo belge était dans son principe un état bilingue. La Charte coloniale ne laisse aucun doute à ce propos : "Art. 3. L'emploi des langues est facultatif. Il sera réglé par des décrets de manière à garantir les droits des Belges et des Congolais, et seulement pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires. Les Belges jouiront au Congo, en ces matières, de garanties semblables à celles qui leur sont assurées en Belgique. Des décrets seront promulgués à cet effet au plus tard dans les cinq ans qui suivront la promulgation de la présente loi. Tous les décrets et règlements ayant un caractère général sont

rédigés et publiés en langue française et en langue flamande. Les deux textes sont officiels."

Au début et par la force des choses la langue d'enseignement était vernaculaire. Elle le restera pour le tronc commun, mais au second degré sélectionné du primaire le français passe lentement mais sûrement de langue enseignée à langue d'enseignement. Le français se généralisera progressivement, d'abord parce que le choix était plus en phase avec le désir du colonisateur de faire entrer le Congo dans le concert des nations, ensuite parce que l'unicité de la langue était la mieux à même de consolider l'unité du pays, et enfin parce que l'identité de la langue entre personnes issues de tribus pratiquant chacune leur langue, offrait la meilleure garantie de préserver l'égalité des chances pour tous, évitant d'instaurer un enseignement à deux vitesses (danger qui n'est pas tout à fait écarté aujourd'hui), condamnant irrévocablement les habitants de la brousse profonde au décrochage. Ce qui apparaît comme évident aujourd'hui ne l'était pas toujours pour une partie des missionnaires à l'époque, plus accoutumés à la langue néerlandaise. Pour leur plaire, le Ministre Buisseret instaurera le néerlandais comme matière d'enseignement.

Les pédagogues belges, en concertation avec l'élite congolaise appartenant pour la plus grande part au milieu ecclésiastique, prendront conscience progressivement de leur erreur de sous-estimation de la capacité des Noirs à s'insérer dans le curriculum scolaire réservé jusque-là aux Blancs. La dichotomie entre primaire ordinaire et primaire sélectionné finira par s'estomper et se résoudra en une seule filière. Le nombre d'écoles secondaires ira grandissant, le cycle court bien avant le cycle long, vu le nombre d'enseignants qu'il fallait former pour maintenir la dynamique de la scolarisation de la masse. Les petits séminaires seront les premiers à organiser un cycle complet. L'accès au grand séminaire réclamait un diplôme d'humanités. En 1948, la colonie totalisait 24 petits séminaires dispensant des humanités complètes. On sait que les séminaires n'acceptent que des étudiants masculins, ce qui traduit manifestement une prédominance initiale de diplômés masculins. En 1960, la moyenne était dans l'ensemble du système congolais, de cinq garçons pour une fille. Cette disproportion initiale a eu au moins un avantage : les filles sont restées plus ancrées dans leur milieu.

"La carrière territoriale n'est pas un métier mais un honneur et une mission".

Louis Franck, Ministre d'Etat (fondateur en 1920 de l'Université coloniale de Belgique, devenue ultérieurement l'Institut universitaire des Territoires d'Outre-Mer (INUTOM), qui forma la majorité des administrateurs territoriaux du Congo belge et du Ruanda-Urundi.

Il faut noter en effet que la médaille de l'enseignement avait un sérieux revers négatif. Les écoles centrales se gonflaient alors que les écoles rurales restaient souvent en deçà du minimum des 25 écoliers requis pour avoir accès aux subsides. La conséquence fut d'entrée de jeu que de plus en plus de jeunes se sont désolidarisés de leur milieu d'origine. La note se paye toujours aujourd'hui quand on voit les villes grossir démesurément au détriment de la campagne qui voit s'en aller ses forces vives.

Dès 1947 le pouvoir colonial avait accordé aux missions le droit d'ouvrir des établissements d'enseignement secondaire général, distincts des petits séminaires. Les premiers collèges pour Noirs évolués sortirent de terre à travers tout le pays : les Jésuites ouvrirent Kiniati au Kwilu en 1947 et Mbanza-Mboma au Kongo central en 1948 ; les Scheutistes ouvrirent Kamponde au Kasaï en 1949 ; les Dominicains ouvrirent à Dungu dans l'Uélé en 1949 ; Les Pères Blancs à Mugeri au Kivu en 1950. Les diplômés de ces institutions poussèrent à leur tour à l'ouverture d'une université, mais en attendant ils furent contraints de poursuivre leurs études dans la métropole. C'est de Belgique que viendront les premiers universitaires congolais. Les grands collèges et lycées avec humanités complètes avaient certes déjà pignon sur rue, mais ils étaient fréquentés quasi en totalité par les enfants des coloniaux. Le collège Albert ouvre déjà en 1935. Les Noirs n'y entreront qu'au compte-gouttes, non par mesure d'apartheid, laquelle n'existait pas au regard de la loi, mais par manque de dynamique et de disponibilité.

Un autre problème se posera avec une urgence accrue celui de la scolarisation des métis. Ils seront près de 12.000 à l'approche de 1960. Comme ceux-ci n'étaient ni tout à fait noirs ni tout à fait blancs et qu'à ce titre ils pouvaient conduire à des tensions dans les écoles, on ne trouva d'autre solution que de les placer dans des écoles spéciales. Ces



Cathédrale de Kisantu, récemment rénovée, où a germé l'idée d'une université congolaise

établissements finiront par tomber en désuétude à l'approche de 1960 pour disparaître complètement à l'Indépendance.

C'est encore l'église catholique et l'université de Louvain en particulier qui jetteront les bases de la première université congolaise, qui ouvrit ses portes en 1954 (arrêté royal signé seulement en 1956).
Celle-ci prit appui sur trois institutions de formation : (1) la FOMULAC (Fondation médicale de l'université de Louvain au Congo), fondée en 1924 à Kisantu au Kongo central, à l'initiative de l'AUCAM (Association universitaire catholique pour l'aide aux missions), doublée en 1931 d'un centre annexe ; (2) le CADULAC (Centre agronomique de l'université de Louvain au Congo), en application de l'adage 'Mens sana in corpore sano', mis sur pied en 1933 par l'UCL, sous forme de réseau de centres de formation en agronomie (dont le fameux centre de Kamponde au Kasaï) ; (3) en 1947, la Faculté de droit de l'UCL, à l'initiative du prof. Guy Malengreau, créa à Kisantu une école supérieure de sciences administratives et commerciales. Ainsi la mission des Jésuites de Kisantu réunit les trois premiers maillons de ce qui engendrera la véritable université congolaise, sous le nom de Centre universitaire congolais Lovanium, lequel après un passage par Kimwuenza deviendra l'université Lovanium. Sur un tout nouveau campus, dont le premier recteur fut l'abbé Luc Gillon, à 33 ans d'âge seulement, docteur en sciences nucléaires de Princeton (USA) et par chance infatigable bâtisseur. Mgr Gillon appartient incontestablement à la grande lignée des bienfaiteurs du Congo. Les Congolais n'ont d'ailleurs pas hésité à donner son nom au rond-point de Ngaba par lequel on accède au campus, si l'on réussit à se frayer un passage à travers les embouteillages. Il faut savoir que le nombre de Belges qui ont prêté leur nom à des rues au Congo est mince, après la suppression des noms des innombrables pionniers effacés par Mobutu.
Le Ministre Buisseret, qui avait posé la première pierre de la Faculté des Sciences de Lovanium en 1954, ne manqua pas, en bon agnostique, de fonder une seconde université, laïque celle-là, qui ouvrira en 1958 à Lubumbashi. Le nombre d'universitaires promus à Lovanium en 1960 était de 7 en sciences économiques et sociales, 1 en psychopédagogie et 1 en agronomie.

S'agissant de l'université, sans doute le rythme aurait pu et dû être plus soutenu. Mais on ne refait pas l'histoire et il est trop tard pour reconsidérer les options fondamentales de la Belgique, lesquelles étaient pour ce qui concerne l'éducation parfaitement louables. L'éducation de la masse est la voie royale de la démocratie. Mais ce qui est sûr et louable en même temps c'est que l'effondrement brutal des structures coloniales dès juillet 1960 n'a pas entraîné dans sa chute le système scolaire. La performance coloniale a construit de toute évidence des fondations solides à la pyramide scolaire. Mais cela ne dispensera pas le Congo devenu indépendant d'opérer une réforme fondamentale du système. Trois impératifs nouveaux s'imposeront tout logiquement : (1) fonder la pyramide éducative sur un socle culturel national, (2) unifier toutes les composantes que l'histoire avait léguées en un creuset apte à créer la nouvelle nation, (3) répondre à la demande de cadres moyens et surtout supérieurs pour remplacer les colonisateurs partis pour le plus grand nombre dans la précipitation. Avec l'aide de l'Unesco, et dans un mouvement qui traversa toute l'Afrique noire, elle interviendra en 1961, et fera l'objet du chapitre suivant (voir MDC37). Il faudra attendre 1964 pour que la Constitution de Luluabourg l'inscrive dans l'airain.
Notons encore en passant que l'abandon quasi général de 1960 avait été précédé à partir de 1959 d'une tendance au repli chez certains coloniaux. Le Gouvernement craignant une carence d'enseignants fit appel à l'armée belge pour mettre à disposition de la colonie des miliciens aptes à enseigner. Un contingent de 200 soldats débarqua au Congo, universitaires, régents, instituteurs et techniciens confondus, pour prêter main forte à un certains nombres d'écoles, le plus souvent en uniforme de l'armée. On les appela les Tosalisana (aidons-nous les uns les autres). Sans le savoir, ces volontaires jetèrent les bases de ce qui deviendra après 1960 l'assistance technique, puis la coopération.

Grâce à l'école coloniale, les ingrédients nécessaires à la formation d'une nation, tout à fait nouvelle par rapport aux royaumes qui morcelaient l'ancien pays, étaient réunis, au terme de nombreux essais et erreurs, mais surtout de beaucoup de créativité, et d'une forte dose d'endurance. Le grand Congo, voulu et assemblé par Léopold II (1885-1908), administré par l'Etat belge pendant un bon demi-siècle (1909-1960), n'a en définitive jamais dévié de sa marche vers son destin propre. Force est de conclure que malgré le caractère condamnable du principe de la colonisation, malgré les lenteurs quant à la reconnaissance de la capacité des Congolais à accéder à la modernité, malgré les options discutables en matière de formation (la masse avant l'élite), l'école coloniale a contribué grandement à l'éclosion d'une véritable nation, en l'espace d'à peine trois générations.

■ Fernand Hessel
Texte et photos
(sauf indication contraire)

Sources bibliographiques

• Assumani Budagwa, *Noirs, blancs, métis, Métis du Congo belge et du Ruanda-Urundi* (1908-1960), 2014
• Bavuidinsi Matondo, A., *Le système scolaire au Congo-Kinshasa, De la centralisation bureaucratique à l'autonomie des services*, L'Harmattan, 2012
• Ekwa bis Isal, M., *L'école trahie*, Cadicec, 2004
• Gillon, L., *Servir en actes et en vérité*, Duculot, 1988
• Illustration congolaise, n°155 d'août 1934
• Kissimba, L., *Et Dieu créa le Congo*, Bernard Gilson, 2010
• Malengreau, *L'Université Lovanium, Des origines lointaines à 1960*, Editions universitaires africaines, Kinshasa, 2008
• Ndaywel è Nziem, I., *Histoire générale du Congo, De l'héritage ancien à la République démocratique du Congo*, Duculot, 1998
• Office de l'Information et des Relations publiques pour le Congo belge et le Ruanda-Urundi, *Le Congo belge*, Bruxelles, 1908
-Stengers, J., *Congo belge, Mythes et réalités*, Racine, 2007
• Van Keerbergen, J., *Histoire de l'enseignement catholique au Kasayi, 1891-1947*, Editions de l'Archidiocèse, Kananga, 1985 (dont sont extraites les photos de 1925, 1929 et 1931).

Le projet Kasongo

Au moment de la déclaration d'indépendance le 30 juin 1960, la Belgique cède au Congo des infrastructures médicales qui couvrent la totalité du pays.
Depuis 1908, date des débuts de la colonie, le travail accompli est remarquable : tous les aspects de la santé ont été pris en compte et leur mise en œuvre a été réalisée aussi bien par des institutions de l'Etat (hôpitaux, laboratoires, services d'hygiène) que par des privés (grandes sociétés, universités, colons, missions, Croix-Rouge, …).

Le principe général veut que la population congolaise dispose d'une couverture médicale gratuite et aussi complète que possible. Le système des soins curatifs est centré sur l'hôpital, complété par des équipes mobiles destinées aux populations trop éloignées.
Les mois qui suivent l'Indépendance voient les Belges, y compris le personnel médical, fuir le pays : les services médicaux de l'Etat s'effondrent. Malgré la faiblesse de leur formation (études primaires suivies dans le meilleur des cas de 3 ans de formation), les quelques assistants sanitaires congolais formés par les Belges s'efforcent de garder l'outil (1).

Origine du projet Kasongo (2)

Dès 1958, l'Institut de Médecine Tropicale (IMT) d'Anvers est présent à Kasongo (Maniema) : dans l'hôpital que l'IMT dirige, les activités sont orientées alors vers la clinique et la recherche fondamentale.
Dès la fin des années '60, après la longue période de troubles, l'IMT envisage d'y relancer les activités : l'Institut reprend, outre l'hôpital qu'il dirige déjà, les 17 dispensaires de la zone.
Se pose alors la question de la définition d'un cadre de travail : l'Unité de Recherche en Santé Publique (URESP) de l'IMT est chargée de rechercher de quelle manière les soins de santé pourraient être organisés dans une zone rurale et ce, de façon rationnelle et globale. Sont exclues d'emblée les actions en termes de programmes spécifiques comme la lutte contre la trypanosomiase humaine (maladie du sommeil) : ce programme est du ressort de FOMETRO (Fonds médical tropical), dont les équipes mobiles dépistent et traitent les patients atteints de cette maladie. Les résultats que récoltera l'URESP bénéficieront au pays et lui donneront les outils permettant de définir une politique globale de soins de santé. En retour, ces résultats permettront à l'URESP d'enrichir le contenu de l'enseignement dispensé à Anvers. C'est un processus "gagnant-gagnant".
La zone de santé (ZS) de Kasongo dispose d'un seul hôpital avec du personnel expérimenté, des stocks de médicaments et du matériel : il dispense les soins à la population qui y a accès mais les 17 dispensaires de la zone ont été laissés à l'abandon.
Partant de ces prémisses, une hypothèse de travail simple est formulée : "Dans le cadre existant, il est possible d'organiser un service de santé de qualité destiné à l'ensemble de la population (3)". Le constat de départ est que le modèle colonial, hospitalo-centré, imposé par l'autorité, ne peut être reproduit : les budgets ainsi que le personnel disponible ne le permettraient de toute façon plus et surtout, il ne garantit plus l'accessibilité aux soins pour l'ensemble de la population de la zone.

Les équipes de recherche

Une première équipe de l'URESP, basée à Anvers et dirigée par les professeurs P. Mercenier et H. Van Balen, est chargée de la formulation théorique du projet, qu'on nommera "soins de santé primaires".
Le projet est mis en œuvre au Zaïre à Kasongo par une deuxième équipe. Comme Kasongo se trouve en zone rurale, là où l'IMT exerce un monopole de fait des soins de santé, il fallait également tester la reproductibilité du projet en zone urbaine, où des structures privées étaient présentes : la ville

(1) En 1956, le personnel médical congolais – hors sociétés privées – compte 4.600 personnes (assistants médicaux, infirmiers, sage-femmes, ...). Dans ce total, on compte 104 assistants médicaux et 869 infirmiers, V. Ref. 3
(2) La zone administrative de Kasongo (province du Kivu – Maniema actuellement), couvre une superficie de +/- 17.000 Km2. La population (1980) est estimée à un peu moins de 200.000 habitants, majoritairement en milieu rural

(3) Dr K.A. Pangu, v. Ref. 5




Pr P. Mercenier,
Dr K. Pangu,
Pr H. Van Balen (2003)

de Kindu est alors choisie pour y déployer la troisième équipe. Ces deux équipes locales sont composées de jeunes médecins, belges et zaïrois : elles sont supervisées par l'URESP d'Anvers, qui, pour ce faire, se rend deux fois par an sur place.

L'organisation des soins de santé primaires

Quatre grands principes président à la conception de cette organisation :

- Une structure à deux étages : le centre de santé (CS), dirigé par un infirmier et l'hôpital général de référence (HGR) de Kasongo (seul poste de travail des médecins de la ZS).
- Le système à deux étages fait l'objet d'une évaluation permanente, basée sur les retours d'expérience et la collecte de données (e.a., utilisation des dossiers médicaux).
- Le travail est délégué aux infirmiers et la standardisation des tâches, la formation continuée et la supervision du personnel en sont les corollaires.
- La planification se fait à partir de la base ("bottom up"), au départ des besoins exprimés par la population, l'objectif étant de lui assurer des soins intégrés, continus et globaux.

Le centre de santé comme base du système : la théorie

Chaque centre de santé appuie une entité de 10.000 habitants et est installé le long d'un axe routier permettant des communications aisées avec l'hôpital de référence de Kasongo. Implanté dans une aire de santé (AS), au milieu de la population qu'il appuie, le CS devient un foyer d'activités de santé et s'intègre dans la vie sociale de la communauté : le dialogue est permanent entre l'infirmier chef du CS et la population (accoucheuses traditionnelles, p. ex.) et des décisions sont prises en commun (construction d'un CS par les habitants, paiement des consultations, …). Avant même d'ouvrir le CS, l'infirmier qui le dirigera doit se faire connaître de la population par une première visite à tous les domiciles: il s'agit non seulement de faire connaissance mais surtout d'établir un dossier médical familial, qui constitue la base du suivi de toute la population de l'AS.

De manière à assurer la cohérence du système des consultations curatives dans l'ensemble de la ZS, les tâches des infirmiers des centres de santé sont standardisées : les consultations sont basées sur la recherche de symptômes, qui constituent la "porte d'entrée" dans l'algorithme décisionnel des traitements à dispenser.
Sont ainsi constitués des "ordinogrammes" (voir Fig. 3, Ref. 6), établis d'après les informations apportées par les infirmiers-chefs de CS et discutées avec les médecins superviseurs. L'usage de ces ordinogrammes permet non seulement de dispenser des soins curatifs efficaces dans les CS mais de plus, le respect des critères de référence désencombre les consultations de l'hôpital général de référence et ceci, sans préjudice évidemment de la qualité des soins.

Lors de la consultation, l'infirmier ne se contente pas de "soigner" : grâce à sa connaissance du dossier familial, il peut utilement conseiller les vaccinations à faire, l'hygiène et la nutrition à améliorer, … On est clairement dans un processus transversal et non pas simplement dans l'exécution d'une tâche isolée.

Le paiement de l'acte se fait selon l' "épisode maladie" : quel que soit le nombre de fois que le patient consultera pour une maladie donnée, il ne paiera qu'une seule fois.
Enfin, la supervision des CS est instituée, non pas comme principe de contrôle mais bien comme moyen de formation continuée en vue d'améliorer les pratiques des infirmiers : accroissant et améliorant ainsi leurs compétences, ils voient leur prestige reconnu par la population, avec laquelle ils sont seuls en contact ; reconnus comme bons thérapeutes, il peuvent alors proposer des activités préventives auxquelles la population adhérera plus facilement: consultations pré natales, consultations des nourrissons, vaccinations, … A titre d'exemple, entre '75 et '81, quatre CS voient la couverture vaccinale par BCG (4) passer de 40 à 80% de la population-



Centre de santé de Kasuku 2 (Kindu)

(4) Bacille de Calmette et Guérin, vaccination anti-tuberculeuse

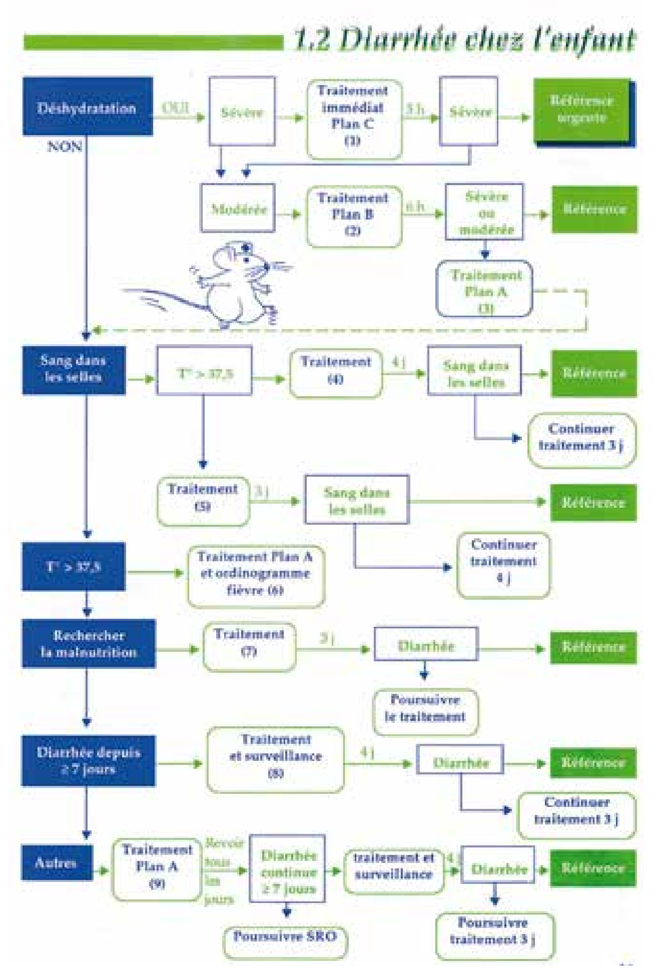
cible. Ce taux de couverture constitue le seuil à atteindre pour amorcer le déclin de la maladie ; il est à noter que ce taux est atteint sans avoir recours à des équipes mobiles.

Le centre de santé comme base du système : la théorie confrontée aux réalités

Le concept exposé ci-dessus est appliqué avec succès dans la ZS de Kasongo : la raison en est que l'IMT y détient le quasi monopole des soins de santé primaires et le modèle théorique, défini par l'URESP d'Anvers, n'y est pas contesté à ses débuts. Il en va tout autrement dans la ZS de Kindu, déployée en milieu urbain.

Le modèle "Kasongo", appliqué au réseau public, y est en concurrence avec le privé (congrégations, Croix-Rouge zaïroise, privés) et dès lors, a plus de difficultés à s'imposer. Habituée pendant les années coloniales au modèle hospitalo-centré, une partie de la population accepte difficilement de ne pas avoir un accès direct au médecin, comme le prévoient les critères de référence définis dans les ordinogrammes : certains patients, désireux d'être soignés directement par le médecin et non pas par l'infirmier-chef du CS, soudoient celui-ci pour qu'il se montre plus accommodant.

De surcroît, les infirmiers, laissés à eux-mêmes pendant toute la période de troubles (1960-1967), ont développé des compétences certaines, entre autres chirurgicales, compétences qu'ils font rémunérer : il est alors facile de comprendre que, contraints d'appliquer des procédures qui leur font perdre des revenus et habitués à travailler seuls sans supervision, ces infirmiers manifestent peu d'enthousiasme à appliquer les principes "Kasongo".



ordinogramme de traitement de la diarrhée infantile au CS


HGR de Kasongo



Le modèle peine donc à se mettre en place. Pour tenter d'y remédier, la 3e équipe de l'URESP, basée à Kindu, propose alors de faire cohabiter les deux systèmes : l'un, privé, dans lequel les infirmiers auraient la possibilité de développer leurs pratiques, seraient payés et taxés en conséquence ; l'autre, public, dont le personnel serait payé par les taxes prélevées sur les prestations des infirmiers privés. Malheureusement, cette proposition n'a pas pu être réalisée de manière officielle et les deux systèmes, public et privé, ont cohabité vaille que vaille.

Les coûts et financements

En 1980, tous comptes faits, le coût total de fonctionnement du projet par habitant et par an est de 3 US$, incluant le coût des services et de la recherche. Le fonctionnement d'un CS est d'environ 0,60 US$ par an et par habitant, montrant par là un rapport coût/efficacité remarquable.

Quant à son financement, l'Etat zaïrois intervient pour à peine 10% du coût global contre 20%, financés par la population, les 70% restant provenant de la Coopération Technique Belge (CTB). Si on prend en compte le financement des CS seuls, il est assuré pour 50% par la population elle-même ...

Extension du projet

La reproductibilité du projet Kasongo est testée dans un premier temps, dans plusieurs ZS (Kindu, Kongolo, Uvira et Kapolowe, …) : le projet montre qu'il peut être efficace mais il reste à le reproduire à l'échelle du pays. Dès 1984, le Commissaire d'Etat (= Ministre de la Santé), Dr Tshibassu, s'entoure de conseillers expérimentés dont le Dr K. Pangu, ancien

directeur du projet Kasongo. Le modèle s'impose progressivement au niveau national. Passés eux aussi par l'IMT Anvers, plusieurs médecins sont alors actifs dans la ZS de Kisantu (Bas Zaïre) qui va servir de centre de formation pour les "soins de santé primaires" à beaucoup de médecins zaïrois : les stages sont organisés par le Programme Elargi de Vaccinations (PEV), financé pour une bonne part par l'USAID et dirigé par Dr Kalisa Ruti. Une véritable confrérie a essaimé au départ des activités organisées à Kisantu, non seulement au Zaïre mais également auprès d'organismes internationaux comme l'OMS et l'UNICEF, accroissant ainsi la visibilité du projet.

Les principes dégagés par le projet Kasongo trouveront à s'appliquer dans d'autres pays d'Afrique et d'Amérique du Sud. De plus, le projet Kasongo sera à la base de la "Déclaration d'Alma Ata", signée par les ministres de 134 pays en association avec l'OMS et l'UNICEF (12 septembre 1978), approuvant le principe des "soins de santé primaires" (v. Ref. 7). Et ironie de l'histoire, des médecins belges de retour au pays fonderont des Maisons Médicales (5) et y mettront en pratique certains des principes de Kasongo.

Bilan

Le projet Kasongo, porté par l'enthousiasme mais aussi la rigueur d'analyse d'une équipe mixte de médecins belges et zaïrois, a prouvé qu'il pouvait fonctionner. Mais le projet ne pouvait survivre que par un financement extérieur (v. ci-dessus, à hauteur de 70% par la coopération belge). L'interruption de celle-ci en 1990 a accentué le déclin du modèle Kasongo, alors même qu'il était en cours de mise en place sur la totalité du territoire national. Les conflits à l'est qui y sévissent depuis 1994, l'effondrement de l'économie et le tarissement des ressources de l'Etat n'ont fait qu'aggraver la situation.

De surcroît, les principes de base du projet Kasongo (structure à deux étages, critères de référence, …) sont aussi battus en brèche.

Dès la chute du régime Mobutu (1997) et sous la pression de bailleurs de fonds prétextant l'urgence, on assiste à la réinstauration de programmes spécifiques.

Cette tendance aboutit à un système de santé hybride, où cohabitent "soins de santé primaires" et programmes spécifiques (Ex : les JNV (6) d'éradication de la poliomyélite, la lutte contre la tuberculose, la malaria et le SIDA (7),…). La situation actuelle dans les Zones de Santé de la RDC reflète bien cet état de choses. Compliquant le tout, s'y ajoute la cohabitation des deux secteurs, public et privé.

Ces situations complexes amènent à une confusion des missions et des compétences, au détriment de l'efficacité, avec des conséquences dramatiques pour la population. Et la démotivation du personnel mal payé n'arrange rien...

Une refondation de l'ensemble du système de santé congolais s'impose.

■ Dr Marc GEORGES
georgesmalf@hotmail.com

(5) Considérées à l'époque (années '70-'80) comme révolutionnaires parce qu'elles bousculaient les pratiques médicales habituelles, les maisons médicales sont maintenant bien implantées et admises dans le paysage médical belge.

(6) Journées Nationales de Vaccinations, sponsorisées en partie (10%) par Rotary International.

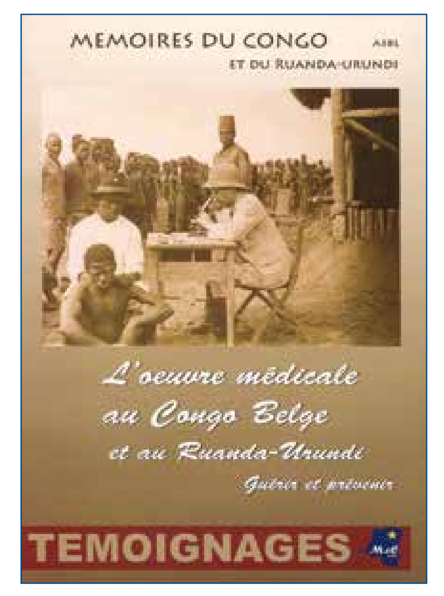
(7) Le Fonds Mondial : Fondation Bill & Melinda Gates, Halliburton, Coca-Cola, ... mais aussi l'OMS, UNICEF, ...

Sources/références :

1. Interviews des Dr J.P. Lahaye et P. Daveloose
2. Archives de Mr J. Grosdent, agent sanitaire au Maniema (1948-1973)
3. La santé en Afrique Belge, Infor Congo – 1958
4. Le projet Kasongo, une expérience d'organisation d'un système de soins de santé primaires – Equipe du projet Kasongo, Annales de la Société Belge de Médecine Tropicale, 1981
5. Un exemple de projet de recherche en santé publique, Dr K.A. Pangu, Ann. Soc. Belge Méd. Trop., 1990
6. Ordinogrammes destinés aux agents de santé des formations sanitaires de premier contact, République du Bénin, Ministère de la Santé, Juin 1995
7. Déclaration d'Alma-Ata sur les soins de santé primaires, 12 septembre 1978, http://www.who.int/topics/primary_health_care/alma_ata_declaration/fr/

Photos :

1. Lettre du Riac (Réseau International des Anciens du CIPS, Institut de Médecine Tropicale, Anvers, Belgique) – Décembre 2003.
2. Dr J.P. Lahaye.



L'œuvre médicale au Congo belge et au Ruanda-Urundi

Disponible sur le site :
www.memoireducongo.be



Statuaire publique congolaise

4. Le musée colonial en plein air

A l'occasion d'un récent voyage à Kinshasa, il a été donné de découvrir le musée en plein air de la statuaire coloniale. Il semble donc plus opportun d'interrompre l'approche individualisée des statues et monuments, érigés au temps du Congo belge et relégués, jusqu'il y a peu, dans d'obscurs entrepôts, lors de la grande campagne de l'authenticité lancée par Mobutu. Le présent article est donc entièrement consacré au musée colonial en plein air de Kinshasa. Le suivant traitera plus spécifiquement du cimetière des Pionniers.

A l'avènement des Kabila à la tête de l'Etat congolais la concertation sur la destination de cette statuaire en bronze héritée de la colonie reprit avec une réelle volonté de résoudre le problème, et de rendre à la capitale un peu de son lustre et beaucoup de son histoire. Kabila père était un chaud partisan d'un retour à la situation qui prévalait avant Mobutu. Il restait à fixer le lieu le plus propice pour recevoir ces statues, renversées ou démantibulées à la hâte, et à réunir l'argent pour leur restauration. L'ambassade de Belgique fut associée au débat qui se déroula au siège des Archives nationales. La partie congolaise était partisane de ménager un espace à proximité du stade des Martyrs et du boulevard Triomphal, qui est en quelque sorte l'épicentre des manifestations du régime en place. Le partenaire belge était favorable à l'aménagement d'un musée en plein air sur les flancs du mont Ngaliema, où est situé également le cimetière des Pionniers. Dix ans s'écoulèrent encore sans que le débat n'aboutisse.

A l'approche des fêtes du Cinquantenaire de la fondation de la République, il devenait pressant de conclure, surtout que le Roi des Belges figurait au nombre des invités. Les Congolais n'étaient pas sans savoir que la monarchie belge était sensible au sujet d'autant que deux de ses rois sont directement concernés par le projet : Léopold II et Albert 1er, sans oublier Stanley ayant opéré pour le compte de Léopold II. Déjà en 1967, alors que la foule en colère avait malmené la statue d'Albert 1er, le Gouvernement belge exigea des excuses officielles, allant jusqu'à menacer d'interrompre la coopération. Mobutu en leader avisé ne tarda pas à les formuler. Kabila fils trancha la question. L'espace retenu fut le Mont Ngaliema. Déjà la statue de Léopold II (Thomas Vinçotte), qui n'avait que peu souffert de son démantèlement (léger renfoncement de l'épaule droite), avait été placée de manière bien visible au pied des Musées, tandis que quelques autres statues avaient été déposées, dans l'état où elles étaient après leur brutal déboulonnage, dans une cour intérieure de la même enceinte, à l'abri des regards (statue d'Albert 1er (Victor Demanet) toujours dépourvue d'épée, monument de la Victoire (Jacques Marin) et statue de Stanley (Arthur Dupagne). Dans la perspective de la remise à l'honneur de la statuaire coloniale, la Monusco prit l'initiative de financer la réhabilitation de quelques pièces maîtresses, sous la conduite de l'Institut des Musées nationaux du Congo.



Emblème de l'Institut des Musées Nationaux du Congo

Heureusement une nouvelle génération d'intellectuels congolais se prépare à faire une lecture plus apaisée de l'ère coloniale.

C'est ainsi qu'en 2014 le musée colonial finit par prendre forme, à l'entrée desdits Musées, sur le chemin qui conduit au théâtre de Verdure, en plein essor (Stromae y était attendu) et au cimetière des Pionniers.

Il n'est pas sûr que la statuaire coloniale a trouvé là son emplacement définitif, car il est beaucoup question d'aménager un tout nouveau musée vers un site proche du boulevard Triomphal.

Les jeunes pays n'ont pas le même culte du passé que les vieux pays occidentaux, qui fixent plutôt définitivement la place des témoignages de leur histoire. Puis la connotation politique de la statuaire érigée au temps du Congo belge est encore trop présente dans les esprits pour prendre aisément de la hauteur et extraire du passé la substantifique moelle. Heureusement une nouvelle génération d'intellectuels congolais se prépare à faire une lecture plus apaisée de l'ère coloniale.

Sur la page suivante, le lecteur peut se faire une idée de la manière dont les monuments sont présentés, sur leur modeste socle, certains encore loin d'être réhabilités, avec en prime un rappel du caractère historique du site et une vue de la buvette d'où le visiteur a une vue plongeante sur le grand fleuve et la ville. On remarquera que la statue de Stanley, toujours en restauration à la Chanic, fait défaut.

Fernand Hessel
Texte et photos



Photos réalisées le 12 septembre 2015

Histoire d'eau

Ce qui suit ne sera pas un tube littéraire, mais vous tuyautera sur un matériau sans lequel l'eau ne coulerait pas de votre robinet.

Dans notre Congo, les ressources qui surfent au hit-parade de la préciosité, ne sont ni l'or, ni le diamant, ni le cuivre, ni le coltan, mais bien l'eau potable. Pas nécessairement la ferrugineuse chantée par Bourvil, quoique les sols d'Afrique équatoriale sont à caractère ferralitique, composés d'oxyde de fer et d'aluminium, mais celle de nos fleuves, de nos rivières dont les méandres enchantent nos vallées, celles dont les chutes vertigineuses éclaboussent les berges de la savane ou de la forêt tropicale primaire, celles de nos lacs aux allures de mers, celles dont les rapides sont infranchissables, celles aussi que l'homme devra rendre potable et en assurer la distribution dans un pays qui s'étend sur 2.400.000 Km². Celle, enfin indispensable à l'hygiène et à la santé de millions d'habitants.

Il fut un temps où les premiers coloniaux n'avaient d'autres choix que de filtrer eux-mêmes le précieux liquide, pour leurs propres besoins, car ces rivières de si belles apparences étaient largement chargées de matières en suspension, polluées chimiquement et bactériologiquement par les décompositions organiques, les parasites et les germes nocifs. Alors, si on voulait éviter une dysenterie amibienne, il fallait d'abord bouillir l'eau puis la filtrer dans un appareil dont je me souviens qu'il était en faïence ou en grès, ressemblait à un samovar à étage et pourvu intérieurement d'une bougie filtrante. Il fallait trois heures pour distiller un litre d'eau pour la rendre potable. Il était prudent, vu la lenteur de l'opération d'en embouteiller un stock permanent et de garnir à suffisance la glacière personnelle ou le frigo à pétrole de marque SERVEL. L'eau ainsi obtenue était garantie pure, d'un goût fade et insipide, raison sans doute pour laquelle le colon méfiant ajoutait à l'eau de son verre avant de la boire, un doigt de whisky… ou deux… ou trois selon le nombre de termes prestés au Congo, afin de tuer les microbes récalcitrants, disait-il !

Il fallait d'abord bouillir l'eau puis la filtrer dans un appareil en faïence ou en grès, qui ressemblait à un samovar à étage et pourvu intérieurement d'une bougie filtrante. Il fallait trois heures pour distiller un litre d'eau pour la rendre potable.

Au Congo, les ressources en eau naturellement pure sont limitées et n'ont pas été prospectées comme il aurait fallu. Les recherches hydrauliques sont récentes et en 1950, l'industrialisation n'est encore qu'à un stade peu avancé, hormis les régions minières où elles sont en cours depuis 1930. Les quelques forages et captages effectués avant la dernière guerre s'étaient révélés décevants. C'est donc vers l'épuration des eaux de surface qu'on s'est d'abord orienté avec l'inconvénient majeur et obligatoire d'installer d'importants réseaux de distribution, coûteux et dispersés sur une étendue géographique énorme.

La distribution d'eau alimentaire à grande échelle ne pouvait se réaliser qu'avec le concours du matériau le plus utilisé dans le monde. Qu'il soit noir, galvanisé, bandagé, soudé ou étiré, fileté ou lisse, le tube en acier est indispensable. Je sais de quoi je parle. Entre 1950 et 1962, la société Procongo dont j'assumais la direction et entre 1982 et 1994, celle des sociétés Travhydro et Tubetra en ont vendu des centaines de milliers de mètres. C'est entre 1952 et 1959 que les grands travaux de distribution d'eau ont été entrepris dans les villes, les agglomérations et leurs centres coutumiers, dans les grandes sociétés surtout minières et leurs centres sociaux, dans les ports et les bases militaires.

Ils étaient exécutés par les services des Travaux Publics, la Regideso et les entreprises spécialisées en hydrodynamique. C'est qu'il fallait faire

Filtres à eaux des broussards, en grès, et en aluminium.





face aussi à l'expansion démographique considérable, le résultat sans aucun doute de la qualité de vie des populations. Grâce aussi à la lutte que menait l'Etat contre les maladies endémiques, grâce enfin à une industrialisation du pays en plein essor de développement. Une activité économique dont l'indice de production est passé de 100 en 1947-1949 à 362 en 1956. L'exode des populations vers les grandes villes était un facteur important qui exigeait l'agrandissement des cités et centres coutumiers et en conséquence l'édification de nouveaux raccordements à l'eau de distribution.
Une expansion des populations qui de manière relative et dans une certaine mesure était influencée par les us et coutumes des congolais dont le rang social d'une certaine classe autorisait la réunion sous le même toit de plusieurs épouses. D'où la multiplication des naissances, évidemment bienvenues, d'une ribambelle d'adorables batotos (enfants) qui si Dieu le veut rempliront un jour les auditoires de nos universités en construction.
Sans oublier non plus que les Belges, ces oncles vénérés, dit-on, des Congolais ont emporté dans leurs bagages les recettes de leur boisson nationale. Quel succès mes aïeux ! Une boisson que nos neveux apprécient, que dis-je, raffolent ! Les brasseries ont fleuri d'Ouest en Est et du Nord au Sud sur tout le territoire. La Primus, la Simba... coulent à flot, avec les conséquences inéluctables de devoir multiplier les réserves d'eau potable.
Comme dit précédemment, c'est entre 1950 et 1960 que les grands travaux de distribution d'eau se sont succédé à un rythme effréné. Les kilomètres de canalisation se décuplent. Les fournisseurs spécialisés en tubes d'acier, raccords en fonte malléable et en robinetterie industrielle vivent une période d'or.
A Léopoldville, les premières installations d'eau potable furent créées en 1923 à N'dolo, où on filtrait les eaux du fleuve Congo. Les installations actuelles furent conçues en 1931 à Maza. Elles utilisaient les eaux de la Lukunga, très colorées et très chargées en matière organiques en suspension. Après traitement de clarification et correction d'agressivités, l'eau est pompée dans les réservoirs de distribution en charge sur le réseau et d'une capacité de 7.500 m³. L'eau est d'excellente qualité bactériologique, sans goût et d'une parfaite limpidité. Par suite de l'augmentation de la consommation, une station de pompage a été érigée à Kinsuka en 1953. Un nouveau réservoir de 1000 m³ a été construit en 1956 près de la cité indigène Pierre Wigny et un second de 2500 m³ en 1958 le long de la route Lovanium. Le réseau initial de 1923 comptait +/- 20 Km de conduites de 200 mm. En 1957, le développement est de 632 Km et les conduites varient, en diamètre, de 40 à 700 mm. En 1956, le nombre d'abonnés était de +/- 20.000... Il faudra ajouter 191 Km de raccordements particuliers. La longueur totale des canalisations en 1957 est de 823 Km (la distance de Paris à Nice). D'autre part, à la suite de recherches entreprises depuis 1953, la Regideso a confié à la société Samca, l'exécution de deux puits à drains rayonnants dans la baie de Galiéma et deux autres pour le nouvel aéroport de N'djili. Ces ressources supplémentaires ne seront utilisées qu'en 1958.
A Elisabethville, avant les années 1954, l'eau potable est fournie au départ d'une usine d'épuration traitant l'eau de la Lubumbashi (à ne pas confondre avec la Lumumbachie, maladie katangaise). Soyons sérieux, cette usine dont la capacité horaire était de 750 m³ est désaffectée en 1955 et remplacée par un captage en tête de la rivière Kimilolo. De type galerie à ciel ouvert, ce captage a été établi de telle sorte

Les brasseries ont fleuri d'Ouest en Est et du Nord au Sud sur tout le territoire. La Primus, la Simba... coulent à flot, avec les conséquences inéluctables de devoir multiplier les réserves d'eau potable.

que la totalité des arrivées d'eau souterraine alimente la rivière. La station de pompage est équipée de 5 groupes moto-pompe horizontaux de 300 m³/heure chacun refoulant à 100 mètres de hauteur. L'eau est refoulée sans aucun traitement à travers une conduite de huit kilomètres en tube de 550 mm. Le réservoir de stockage en béton armé a une capacité de 3.500 m³. Certains quartiers de la ville situés à un niveau supérieur (sans jeu de mots) à celui du réservoir, la Regideso créa un second réseau. Celui-ci comporte une station de pompage dans la chambre de manœuvre du réservoir de 350 m³ susdite. Ce réseau atteignait en 1956 un développement de 328 Km dont 122 pour raccordements particuliers et pour 1525 abonnés. Je ne peux quitter l'exposé sur Elisabethville sans mentionner que la première distribution d'eau d'ensemble fut exécutée en 1926 selon un projet et sous la direction active de M. Devroey qui devait devenir ensuite l'ingénieur en chef de la colonie. Une distribution partielle avait été réalisée dès 1923 à Léopoldville par le même service des Travaux Publics.
A Jadotville, l'eau est distribuée et fournie par une usine d'épuration construite et exploitée par la Sogechim. Fin 1956, le réseau comportait 82,7 Km de canalisations en tubes d'acier dont 36 Km pour raccordements particuliers au nombre de 3514 (35 Km de tubes en petites dimensions dont la commande partielle est fournie par Procongo).
A Bukavu, la première installation d'eau établie par la Simac a été reprise en charge par la Regideso en 1950. L'insuffisance des débits des anciens captages de Fumu Wesha et Kawa a nécessité l'utilisation d'autres ressources. On a finalement choisi les eaux de la Mukundu qui nécessite une épuration complète et une adduction de 14 Km, mais peut, par contre, être entièrement distribuée par

gravité. L'usine d'épuration a une capacité de traitement de 11.000 m³/jour. La distribution d'eau de Bukavu alimente aussi celle de Shangugu située au-delà de la Ruzizi tandis que deux petits réseaux indépendants desservent les domaines de Hongo et Kabare. Le réseau de Bukavu atteint ainsi un développement de 214 Km y compris 51 Km pour les raccordements particuliers dont 4537 abonnés à fin 1956.

A Stanleyville, l'entreprise Valentin réalisa en 1932 la première distribution d'eau. Depuis 1934 elle est exploitée par la Regideso. Initialement l'eau était captée exclusivement des sources situées sur la rive droite du fleuve Congo, un peu en aval de la ville européenne. Ces captages rendaient quelque 60 m³ d'eau à l'heure, ce qui était très insuffisant vu le développement important de l'agglomération. De nouvelles installations furent mises en œuvre en 1951. Elles comprenaient une prise d'eau et une usine d'épuration érigée en bordure de la Tshopo, à hauteur de la centrale électrique. L'eau fortement chargée, comme d'ailleurs celles de la plupart des rivières situées en zone tropicale, nécessite un traitement complet et sévère avec addition de sulfate d'alumine et de chaux, mélangeurs et floculateurs, décanteurs longitudinaux, filtres gravitaires, correcteurs d'agressivité par chauffage secondaire et finalement stérilisation. Toute l'installation d'épuration a été réalisée par la Société d'Epuration et Entreprises, le génie civil ayant été exécuté par Trabeka. La capacité de l'ouvrage est de 240 m³/heure et permet avec l'apport des sources d'atteindre 7200 m³ par jour. Ce réseau a une longueur de 150 Km + 42 Km de raccordements privés avec 4.247 points d'utilisation en 1956. La construction de deux brasseries à la fois, "Quels soiffards, ces Stanleyvillois", oblige à réaliser des recherches pour de nouveaux moyens d'alimentation.

L'eau fortement chargée, nécessite un traitement complet et sévère avec addition de sulfate d'alumine et de chaux, mélangeurs et floculateurs, décanteurs longitudinaux, filtres gravitaires, correcteurs d'agressivité par chauffage secondaire et finalement stérilisation.

La Regideso a commencé à étudier dès 1956 les possibilités de captage de la nappe souterraine à l'Ouest de la ville. Devant les résultats encourageants des sondages, l'équipement de deux puits a été envisagé dans un proche avenir ?

L'histoire d'eau et sa distribution au Congo belge pourrait se prolonger en découvrant les multiples tâches de la Regideso, créée le 1er septembre 1934. A cette date elle reprenait en charge les installations de Léopoldville, Matadi, Coquilhatville, Stanleyville et Boma. Après la guerre, elle étend ses activités à de nombreuses autres villes et agglomérations.

Je puis vous certifier qu'en 1950, il n'y avait pas encore de distribution d'eau potable à Kikwit ni à Banningville où je me trouvais à l'époque et que pour me sustenter, j'utilisais l'eau filtrée par mon "samovar à bougie". Parfois en fin de journée, quand le voile mauve de la nuit enveloppait mon lupango, confortablement assis dans un des fauteuils de ma barza, j'ajoutais dans mon verre d'eau filtrée un doigt de whisky, selon la règle en vigueur dévolue au "1er terme", et, en regardant machinalement la course que se livraient sur le plancher de la terrasse des cancrelats en forme olympique, de kakkerlakken comme disait mon voisin d'expression néerlandaise Guido le postier de Banningville, j'écoutais les dernières nouvelles du monde sur ma radio branchée sur Radio Brazzaville.

Paul Roquet.

Renseignements tirés de "Réalités Africaines" éditions Fontana-Maroc, imprimé le 25/10/1957.



Château d'eau de Lubumbashi
De gauche a droite: toiture de l'hotel de ville; commissariat de police surmonté par le château d'eau et annexe du commissariat de police. Avenue Mgr De Hemptinne, ex Tabora, depuis 2010. (Photo Marcel Yabili)

Le pagne dans tous ses états

Le pagne, fondement de l'habillement de la femme Africaine et Congolaise en particulier, était à l'honneur à la Fondation Cartier à Paris, le 18 juillet dernier, en marge de l'exposition "Beauté Congo" si bien décrite par Françoise Devaux dans la revue 34.

Césarine Bolya, ancienne journaliste, aujourd'hui animatrice culturelle, préside l'association Mémoires Vives Congo Afrique, dont l'objectif est "de collecter et transmettre la mémoire par les femmes" afin de permettre aux Congolais de Belgique de retrouver leurs racines et se réapproprier à la fois leur histoire et leur culture.

Césarine s'est entre autres focalisée sur l'habillement, élément clé de la tradition culturelle et sociale. C'est ainsi qu'elle a présenté, dans les jardins de la Fondation Cartier, un spectacle didactique intitulé "le pagne dans tous ses états" retraçant son histoire en tableaux vivants décrits avec verve et humour.





C'est au XVIIIe siècle que le pagne, rectangle de tissu inspiré du batik indonésien imprimé à la cire, fut introduit par les Hollandais en Afrique occidentale à côté de produits locaux tissés de coton, parfois brodés de soie et d'or, des peuples de Côte d'Ivoire et du Ghana.

Tirant son nom du portugais "pano", l'imprimé n'a pas tardé à supplanter les fibres traditionnelles (écorce, raphia, coton). Réservé au départ aux grandes occasions et au gratin de la société, le pagne est bientôt imposé par le colonisateur à toutes les femmes sous la pression des codes de pudeur des missionnaires: Il faut à tout prix dissimuler ce corps objet de trop de tentations. Coquines, certaines n'hésitent pas, à l'approche d'un missionnaire, de dénouer leur pagne de torse pour le nouer autour de leur tête.

Le tissu imprimé reprend en les adaptant toute la panoplie des symboles culturels et sociaux, intégrant les coutumes et les traditions au point de devenir un élément tellement intrinsèque de l'habillement des Congolaises qu'on en oublie son origine étrangère. Les femmes multiplient à l'envi, selon leur humeur ou leur activité, les façons de draper ces rectangles de tissus, jamais cousus, qu'elles superposent de mille façons et dont elles ornent aussi leur tête avec un talent de plus en plus consommé.
Dans les années 40, le droit d'association leur ayant enfin été accordé, les femmes veuves, divorcées et célibataires se sont

constituées en véritables sociétés d'élégance. Séduisante et séductrice, la "ndumba" affiche sans vergogne une féminité libérée, voluptueuse en opposition à la femme mariée. Ces élégantes portent certes sous le pagne le jupon imposé par les missionnaires, mais aussi un "faux-cul" pour souligner et amplifier leurs courbes ainsi qu'une zigida, ceinture de perles et d'amulettes.

Au fil du temps, le pagne a évolué tant dans sa forme que dans ses motifs qui se multiplient à l'envi, chargés chacun de signaux spécifiques. Avant l'indépendance, le pagne ABC était gage d'instruction. Certains motifs vantent aussi la faune et la flore, comme le zamba zamba (forêt), ou nguma nguma (hippopotame), ou encore "le village Molokai" du chef de file de la néo-rumba, Papa Wemba.

Avec l'indépendance, la femme s'impose dans la vie sociale et tient à marquer son émancipation par le port de pantalons, mini-jupes et autres tenues affriolantes. Les hommes ne sont d'ailleurs pas en reste avec la sapologie issue du dandysme.

La "révolution authentique" imposée par le Président Mobutu en 1971 bannit les tenues occidentales. La Jeunesse du mouvement populaire de la Révolution (JMPR) ne blague d'ailleurs pas avec les contrevenantes et coupe aux ciseaux pantalons et tenues jugées non appropriées. Les cravates, symboles de l'"aliénation" occidentale sont proscrites, Mobutu infligeant le sévère abacost (contraction de "à bas le costume").
A défaut de pouvoir se distinguer par le type de tenue, les femmes rivalisent d'imagination quant aux noms donnés au pagne, noms inspirés de la vie quotidienne ou de l'actualité : l'œil de ma rivale, mon mari est capable, Myriam Makeba, Mapalaki, la mallette

Le pagne est bientôt imposé par le colonisateur à toutes les femmes sous la pression des codes de pudeur des missionnaires. Il faut à tout prix dissimuler ce corps objet de trop de tentations. Coquines, certaines n'hésitent pas, à l'approche d'un missionnaire, de dénouer leur pagne de torse pour le nouer autour de leur tête.

de Michèle Obama, Zamba Zamba, Libanga ya diamant, Table Ronde ou Ya Mado. Le pagne devient aussi un support de communication politique et un symbole de l'identité nationale en multipliant les représentations du Maréchal et des siens ou du flambeau congolais. Le port obligatoire du pagne sous Mobutu a pour corollaire le développement d'une industrie textile nationale, dont la première épouse du chef de l'État, Antoinette, s'est fait l'ambassadrice.
Les principales villes du Congo possèdent leur usine de confection qui fournit à Mama Mobutu des tenues spécifiques pour chaque occasion.
Depuis la chute de Mobutu, les Congolaises peuvent à nouveau s'habiller à leur guise – et en profitent largement – mais pour défendre leur thèse ou leur mémoire, les jeunes filles sont tenues de porter le pagne.

Paradoxe de plus dans ce pays qui ne les compte plus, le pagne, vêtement traditionnel africain, n'est plus guère fabriqué en Afrique. L'une après l'autre les usines ont fermé, souvent rachetées par des Chinois qui, plutôt que de relancer l'entreprise sur place, ont embarqué l'équipement vers la Chine d'où ils reviennent inonder le marché de leurs produits. La firme hollandaise Vlisco elle-même, spécialiste du wax depuis 1846 et leader incontesté du marché qui cible plutôt le haut de gamme, doit en permanence relever le défi de la contrefaçon chinoise à bas prix.

A la campagne, le pagne traditionnel reste la norme, deux rectangles de tissu qui s'attachent, se détachent et se rattachent sans cesse, se superposant, s'ajustant en fonction des travaux à effectuer ou du bébé à transporter. En ville les élégantes ont développé une mode qui combine à ravir le florilège de couleurs et de motifs du wax et des coupes occidentalisées plus près du corps qui mettent en valeur la peau d'ébène et les courbes sensuelles.

Le tissu pagne se coordonne à présent en différentes qualités. Il a également fait sa place au niveau des accessoires, chaussures, sacs, bijoux mais aussi puériculture, linge de maison et décoration d'intérieur, panoplie rutilante que nous découvrons avec plaisir lors du Brussels African Market trimestriel. Mais il se prête à merveille aussi à



la haute couture comme en témoignent les superbes défilés dans le cadre de l'Ethno Tendances Fashion Week de Bruxelles devenu un événement annuel incontournable.

■ Françoise Moehler
De Greef -
fmoehler@gmail.com















Ishango, il y a 20.000 ans au Congo

La localité d'Ishango se situe près de la rivière Semliki et du lac Edouard en République démocratique du Congo. C'est là que l'archéologue belge Jean de Heinzelin conduisant des fouilles en 1950 découvrit et ramena plusieurs objets hébergés depuis lors au Musée Royal des Sciences Naturelles à Bruxelles.

Parmi ceux-ci, un petit os (d'origine animale) d'environ 10 cm, allongé, légèrement arqué, couvert de traits symétriques dont trois faces mieux conservées présentent des traits incisés transversalement.

Ce bâton, daté de plus de 20.000 ans, fit surgir un essaim de questions. Quelle était sa fonction ? Était-ce un calendrier ? Était-ce un objet magique ou divinatoire ?

Parmi toutes les hypothèses se profila celle qu'on avait peut-être mis au jour un objet mathématique, voire le plus vieil objet d'aide au calcul.

D'Ishango, d'autres objets fabriqués ont rayonné dans la région des Grands Lacs en remontant par le Soudan via le Nil jusqu'en Egypte. De là à imaginer que ce "bâton" pouvait induire que l'origine des mathématiques se trouvât en Afrique, berceau de l'humanité, il n'y avait qu'un pas.

La renommée étant capricieuse, le bâton retomba dans l'oubli pendant quarante ans environ dans les greniers du Musée Royal des Sciences Naturelles.

Une relance vint d'un tandem amical entre le Professeur et Docteur en mathématiques Dirk Huylebrouck et Vladimir Pletser, candidat astronaute belge, sur fond de complicité née au Congo.

Jeune diplômé enseignant dans ce qui s'appelait à l'époque le Zaïre, il visita le site d'Ishango au cours d'une partie de pêche sans se douter que plus tard il serait happé par le mystère Ishango.



Jean de Heinzelin

Ce bâton, daté de plus de 20.000 ans, fit surgir un essaim de questions. Quelle était sa fonction ? Était-ce un calendrier ? Était-ce un objet magique ou divinatoire ?

Barbara Hendricks



1992 : Dirk Huylebrouck enseigne la didactique à l'université du Burundi. A partir de l'ouvrage de G.G Joseph "The crest of the Peacock" (La crête du paon), il entame un cheminement soulignant l'apport des cultures non européennes formant un chaînon manquant mathématique.

D'initiatives organisées notamment avec Hubert Reeves sur le thème "poussières d'étoiles" et de cette dynamique nait la rencontre avec Vladimir Pletser.

L'"Odyssée de l'Espace"

Liés par leur passé africain et congolais les deux amis rentrés en Belgique décident de ne pas en rester là mais de continuer à apporter leur contribution au continent. Le film l'"Odyssée de l'Espace" enflamme leur imagination et notamment la séquence où un os jeté en l'air se transforme en engin spatial. Un faisceau d'intérêts de journalistes spécialisés ou non réchauffe "le bâton d'Ishango" qui, sorti des tiroirs, trouve une place d'exposition dans le Musée Royal des Sciences Naturelles. Ceci relance des débats, et le projet d'envoyer une copie du "bâton" dans l'espace est né. Georges Kamanayo, cinéaste, a un projet de film comprenant ce lancement d'une part et, d'autre part, un oratorio Ishango voit le jour.

"Ishango Milele" un programme couvrant la période 2015-2018 est élaboré

Joyau scientifique et culturel, les débats concernant les interprétations à donner au "bâton" sont multiples et contradictoires et les logiques des différentes disciplines qu'elles soient archéologiques, anthropologiques, mathématiques tout court, "black" ou alternatives s'interpellent voire se contredisent. Une asbl, Ti Suka se créée et s'efforce de coordonner plusieurs synergies sur un programme de promotion du bâton d'Ishango.

Une action sur 6 axes

1. Un comité scientifique "Ishango" se créée regroupant des personnalités pluridisciplinaires en vue de la promotion du bâton d'Ishango, de réaliser un centre de réflexion, de recherche et de rayonnement intellectuel et culturel du Parc des Virunga,
2. Sensibiliser les écoles et centres culturels belges en corrélation avec les organismes culturels et éducatifs,
3. Mission dans le monde universitaire par des conférences et débats axés sur le "Partage du savoir pour la paix",
4. Voyage du bâton d'Ishango en apesanteur dans le cadre du vol spatial du programme de la Suborbital Research Association (XCOR Lynx),
5. Actions culturelles et pédagogiques en Afrique veillant notamment à l'introduction du "bâton" dans les programmes scolaires en RDC,
6. Ishango Milele, oratorio sidéral, avec la participation de Barbara Hendricks, auquel le comité belge de l'Unesco accorde déjà son patronage.

Actions en cours

Des membres du comité belge de l'Unesco (composante wallonne, bruxelloise, flamande et germanophone) très actifs dans

leur collaboration avec leurs homologues congolais, aident de leur expertise et conseils le cheminement de l'asbl Ti Suka en interface avec des membres de la Commission Unesco Congo.

Des groupes de réflexion se créent dans des écoles avec aboutissement à des soirées débats avec l'aide de la Cocof et la participation d'experts du Musée Royal des Sciences Naturelles dont une première a déjà eu lieu à Watermael-Boitsfort.
Une sponsorisation acquise de l'ERAIFT (École régionale post-universitaire d'aménagement et de gestion intégrés des forêts tropicales, émanation de l'Unesco), et de la KUL, avec le concours de "Wallonie Bruxelles Kinshasa" pour que Vladimir Pletser puisse reprendre son bâton de pèlerin dans des universités congolaises.
Plusieurs conférences ont eu lieu : au "Centre Wallonie-Bruxelles International", à l'ERAIFT Unikin Kinshasa, à l'ULPGL de Goma, à l'ICCN Rumangabo et sensibilisation du maire et gouverneur du Nord Kivu.

Séance à l'ONU le 30 juin 2015. L'ONU a adressé une invitation à Pascal Noël, promoteur de l'Oratorio "Ishango Milele" et initiateur de la prise en compte de plusieurs initiatives en découlant par l'asbl Ti Suka, pour présenter le programme "Ishango Milele" à l'occasion du 60ème anniversaire de sa découverte.
Le porte-parole de la présidence des Nations Unies, Jean Victor Nkolo, accorde par ailleurs son soutien à l'action du "Partage du Savoir pour la paix".

Dans l'apesanteur spatiale

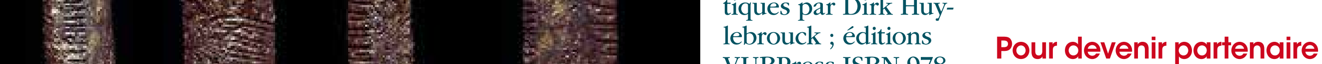
Vladimir Pletser, chercheur à l'ESA (Agence Spatiale Européenne), a confirmé que le bâton d'Ishango fera partie de la prochaine mission en apesanteur, antichambre de l'espace. Se matérialise ainsi l'effort de rendre au firmament et aux astres qui l'habitent, une des réalisations de ces êtres, qualifiés par Hubert Reeves, issus de poussières d'étoiles. Ainsi dégagé de la pesanteur qui caractérise notre humanité, ce support datant de l'époque des prémisses de son intelligence, porteur d'énigmes mais non de sens flottera à l'infini quand enfin s'ouvriront pour lui les portes de l'espace. Produit de cette terre d'Afrique dont Pline l'ancien disait que "toujours quelque chose de neuf nous parviendra" nous voilà devant un des plus anciens vestiges de nos ancêtres (dont nous ignorons presque tout si ce n'est qu'ils sont à l'origine de notre existence) et qui fut "made in RDC".

Pour devenir partenaire

L'ampleur de l'intérêt que cette initiative peut susciter, ses implications non seulement symboliques mais la dynamique qui en résulte au niveau de la recherche, du tourisme et du développement aussi bien social qu'économique incite l'asbl Ti Suka à s'élargir à de nouveaux partenaires.
Tout nouveau partenariat pour notre programme Ishango est évidemment le bienvenu et les modalités peuvent en être discutées avec M. Pascal Noël : info.tisuka@gmail.com
Tel 0496257442

■ Gabriel Castel
Administrateur
de l'asbl Ti Suka

Le bâton d'Ishango fera partie de la prochaine mission en apesanteur, antichambre de l'espace. Se matérialisera ainsi l'effort de rendre au firmament et aux astres qui l'habitent, une des réalisations de ces êtres, qualifiés par Hubert Reeves, "issus de poussières d'étoiles".



Bibliographie et liens :
Afrique + mathématiques par Dirk Huylebrouck ; éditions VUBPress ISBN 978 90 5487 473 7

Musée Royal des Sciences Naturelles : www.naturalsciences.be
Ti Suka asbl : www.tisuka.com et www.infotisuka.wix.com/ishango
Eraift : www.eraift-rdc.cd
Suborbital Resarch association : www.suborbital-research.org





PARTAGEONS DE BONS MOMENTS ENSEMBLE

UCCLE
Le Domaine Churchill

Située à 50 mètres du Bois de la Cambre. « Le Domaine Churchill » est une résidence-services qui propose des prestations hôtelières haut de gamme et où chacun se sent chez soi, en toute sécurité.

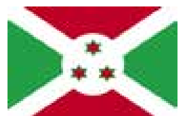
Le Domaine Churchill vous offre la possibilité de vivre pratiquement comme à la maison. Destiné aux seniors encore actifs qui aiment bouger et pratiquer des activités sociales (bridge, sorties culturelles, conférences, cours de danse et d'informatique, atelier cuisine, piano, ...), il est le nouveau lieu de vie que vous recherchez !

Contactez-nous pour une visite
ou un rendez-vous :
Mme Yannick De Lee, directrice
Avenue Winston Churchill, 253a
1180 Bruxelles
02 348 19 00
domaine.churchill@orpea.net

RÉSIDENCES-SERVICES
MAISONS DE REPOS ET DE SOINS
ORPEA
www.orpea.be



Vie des associations

Calendrier des manifestations de 2015

Pour toute insertion ou correction, téléphoner au **0496 20 25 70**

2015	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
ABC (Alliance belgo-congolaise - Kinshasa) : 00 243904177421 - afalitombo@yahoo.fr												
ABIA (Association belge des Indépendants d'Afrique) : 010 84 08 90 :0495 20 08 90												
AFAC (Association des anciens fonctionnaires et agents du Congo) : 02 511 02 63				26AGW			7M					
AFRIKAGETUIGENISSEN : g.bosteels@skynet.be										8A		
AKIMA (Amicale des anciens du Kivu, du Maniema et d'Albertville) : 02 375 12.42					9J							
AMI-FP-VRIEND Limburg – Hasselt	8U	12U	12U	14U		11U	9U 21F	13U	10U	8U 22A	12U 15F	10U
AMI-FP-VRIEND West-Vlaanderen : 050 31 14 99	7G	4F	1AF	1F	6F	3P	1F-21	2P	5E	7F	4F 11&15	2T
APKDL (Amicale des pensionnés des réseaux ferroviaires Katanga-Dilolo-Léopoldville) : 04 253 06 47				24AGW		6B			12J	8W		5J
ARAAOM (Assoc. royale des anciens d'Afrique et d'outre-mer de Liège) : 04 867 41 94		26M	29AB	16M			3Q		26Q 27EW	4L	17Q	13D
ASAOM (Amicale spadoise des anciens d'outre-mer de Spa) : 0477 75 61 49	18AB					28AW			26Q	4L		
BOMATRACIENS (Les Bomatraciens et les amis du Bas-Fleuve) 02 772 02 11 - mukanda@skynet.be	26D								27JW			
COMPAGNONS DE L'OMMEGANG											25EW	
CONGORUDI (Association royaledes anciens du Congo belge et du Ruanda-Urundi) : 02 511 27 50	14G	4G	4G	1G	6G	23G	1G	5G	2G-24G	7G-25B	4G	2G
CRAA (Cercle royal africain des Ardennes de Vielsalm) : 080 21 40 86		18M	21AW		13M	21EW						5D
CRAOK - KKOOA (Cercle royal des anciens officiers des campagnes d'Afrique) : 0494 60 25 65									17E			
CRAOM – KRAOK (Cercle royal africain d'outre-mer) FONDÉ EN 1889 - WWW.CRAOM.BE	8G-20C	17B	2A-17C	C	5N-9Q 29S	11C	6L					
CRNAA (Cercle royal namurois des Anciens d'Afrique) : 061 260 069				12AGB								
CCTM (Cercle de la Coopération technique militaire)												
EBENE (Les Bomatraciens et les amis du Bas-Fleune) : 02 772 02 11	26D											
FRATERNITE BELGO-CONGOLAISE m.faeles@live.fr												
IMJ (Anciennes de l'institut Marie-José) : 02 644 96 84		28A										
KKVL (Koninkelijke koloniale vereniging van Limburg) : 011 22 16 09			21AW			20EW				10B		
LA MAISON AFRICAINE : 02 649 50 15 - jmassaut@gmail.com												
MAN (Musée africain de Namur) 081 23 13 83 - info@museeafricain.be		28AG	21Abis						18X			
MDC (Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi) : 02 649 98 48	9&23O	10K 6&20 O	10K 6&20 O	3&17 O	12K 8&22 O	9K 5&19 O	3O		4&18 O	6K 9&23 O	10K 6&20 O	8K 4&18 O
MOHIKAAN (DE) (Vriendenkring West-Vlaanderen) 059 26 61 67 - bobliv@skynet.be							5V	F22	2Q-22P	11P		12B
NIAMBO : 02 375 27 31	17AP		8P	18P		7P		23J	25-27P		29P	
N'DUKUS na Congo : 02 346 03 31 - 02 251 18 47 - 02 652 58 33				17P	15/28P		4Q			3P		
O REI DO CONGO Amis du Congo-Zaïre (Retrouvailles luso-congolaises) Fernão Ferro – Seixal, Portugal						13JW						
REÜNIE CONGO-ZAÏREVRIENDEN : 09 220 69 93								22JW				
SIMBA (Société d'initiatives montoises des Belges d'Afrique : 0475 42 25 29			29EAL		30GW						28B	
URCB (Union royale des Congolais de Belgique)											8P 11&15P	6T
URFRACOL (Union royale des Fraternelles coloniales)									17E			
UROME (Union royale belge pour les pays d'outre-mer) : www.urome.be			30A									
VÎS PALETOTS (Association du personnel d'Afrique de l'UMHK) 02 354 83 31			18AW							17W		
VODKO (Vriendenkring Oud-Kolonialen van Diest) Alice Cops									22I			
VÎS PALETOTS (Association du personnel d'Afrique de l'UMHK) : 02 354 83 31												
VOKDO (Vriendenkring van Oud Kolonialen van Diest en omstreken)											10-X	

CODES : **A** = assemblée générale. **B** = moambe. **C** = déjeuner-conférence. **D** = bonana. **E** = journée du souvenir, hommage. **F** = gastronomie. **G** = cocktail /apéro. **H** = fête de la rentrée. **I** = invitation. **J** = rencontre annuelle **K** = projections. **L** = déjeuner de saison (printemps, été, automne). **M** = Conseil d'administration. **N** = fête anniversaire. **O** = forum. **P** = activité culturelle/historique. **Q** = excursion ludique. **R** = Office religieux. **S** = activité sportive. **T** = fête des enfants. **U** = réception. **V** = barbecue. **W** = banquet/déjeuner/lunch. **X** = conférence-expo. **Y** = jubilé. **Z** = biennale.

MDC remercie d'avance toute association qui accepte de contribuer à la mise à jour et/ou à la rectification du tableau.

En outre l' accord est acquis d'office pour une large diffusion de celui-ci dans les publications propres aux associations, avec un remerciement anticipé pour la mention de la source : Extrait de Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi, n°..., du .../.../20...

Il est à noter qu'en sus des activités des associations ici répertoriées il existe un grand nombre de rencontres informelles d'anciens qui, d'année en année, perpétuent leur passé africain, sans pour autant se structurer en association sur base de statuts. Il s'agit de rencontres purement amicales, ne publiant ni programme ni compte-rendu, et partant difficiles à reprendre dans le présent répertoire.

De jaarlijkse algemene vergadering van Afrikagetuigenissen

Als gevolg van een samenloop van omstandigheden heeft de jaarlijkse algemene vergadering van Afrikagetuigenissen dit jaar slechts op 8 oktober plaats kunnen vinden.

Zoals steeds werd de vergadering geopend met een rouwhulde aan de overleden leden, waaronder moeten worden vermeld eremagistraat Willy Mertens, kunstenaar, Marcel Schuer en mevrouw Molly Fonteyn. Deze was een van onze zeldzame leden waarvan wij formeel weten dat zij in Congo geboren was (en wel in 1927, in Matadi, waar haar vader aan het havenbedrijf actief is geweest).

De vergadering nam kennis van het gebruikelijke jaarverslag. Hoewel onze vereniging met glans haar wezenlijke opdracht vervuld heeft, met name het realiseren verwerken, analyseren en deponeren van 300 interviews, hebben wij nog heel wat werk voor de boeg : ondermeer diverse publicaties staan nog op stapel. Ook leveren wij een actieve medewerking aan de koepelorganisatie van Afrikaverenigingen (KBUOL/UROME). In samenwerking met deze laatste en met de zusteroganisatie Mémoires du Congo zijn voorbereidingen aan de gang tot het realiseren van een belangrijke film over ons aller Congolese verleden. Ook werken wij actief mee met 'België-Congo verbroederd', de organisatie die de herinnering aan de tragische gebeurtenissen van 1964 in stand helpt te houden.

De rekeningen over het vorige jaar en de begroting voor dit jaar werden zonder opmerkingen goedgekeurd. De vergadering verleende kwijting aan het bestuur en aan de rekeningencommissaris Paul Lelièvre-Damit.

(Al deze verslagen worden graag toegestuurd aan alle belangstellende leden.)

Met veel genoegen mochten wij bij deze gelegenheid een nieuw lid van de raad van bestuur verwelkomen. Wij zeggen hartelijk dank aan Jos Ver Boven, die graag bereid werd gevonden om onze bestuursraad te komen versterken. Zijn naam laat natuurlijk al vermoeden dat hij niet vreemd is aan de bekende auteur Daisy Ver Boven, die inderdaad zijn eigen moeder is. Het verheugt ons natuurlijk dat er ook jongeren zijn van wie gezegd kan worden dat, naar het woord van Daisy zelf 'de rode aarde aan hun hart blijft kleven'.



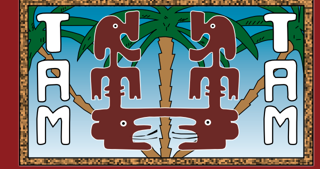
De capel van Gentinnes en het Memoriaal Kongolo

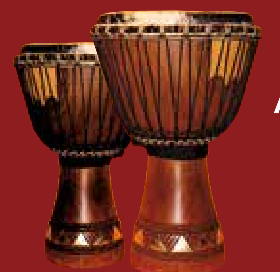
Er zijn ook jongeren aanwier hart die rode aarde blijft kleven.

Tijdens deze vergadering kwam ook pater Ward Costermans, dominicaan, zelf ook oud-missionaris, aan het woord. Hij is het die aan de oorsprong ligt van de publicatie van het belangrijke boek "Vergeten martelaars ?" van Dries Vanysacker, professor aan de KU Leuven. De titel van het boek, dat net op zijn tijd komt – ruim vijftig jaar na de tragische gebeurtenissen – liegt er niet om. Het was meer dan tijd om de geschiedenis te schrijven van die onnoemelijke feiten, vooral in Noord-Oost Congo, waarbij 156 katholieke religieuzen, 29 protestantse religieuzen, een onbekend aantal leken en duizenden Congolezen op weerzinwekkende wijze van het leven werden beroofd. Wij kunnen ons niet neerleggen bij de onverschilligheid van teveel landgenoten ten overstaan van deze inderdaad 'vergeten martelaars' en blijven ons inzetten opdat deze onschuldige slachtoffers, die men ooit 'de besten onzer broeders' noemde, nooit zullen worden vergeten.

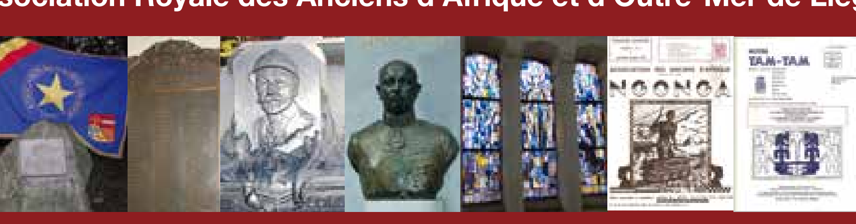
Tot besluit van de vergadering aanhoorde de vergadering een causerie door de voorzitter, waarin deze zijn herinneringen ten beste gaf over de realisatie van de film 'A Nun's Story', een belevenis waarvan Stanleystad in januari-februari 1958 het toneel is geweest.







Association Royale des Anciens d'Afrique et d'Outre-Mer de Liège





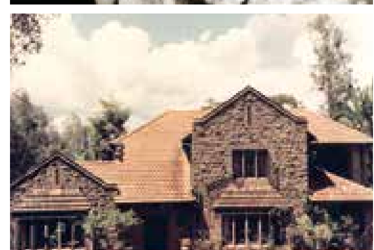
Alfred viatour à l'honneur















Alfred Viatour naît à Chênée le 13 avril 1923, et pendant toute sa vie Chênée restera son lieu de ralliement. Il y épouse une fille du cru, y enterre sa femme et y vit toujours, après une carrière de part en part consacrée à la Sabena. On peut difficilement imaginer homme plus fidèle à son terroir et à ses engagements. Dès l'enfance, il montre un zèle particulier pour le travail et se rend utile dans l'imprimerie familiale. Il y nourrira deux passions, celle du bricolage créatif et celle de la lecture. A 7 ans il y monte par exemple de ses propres mains son premier vélo avec des pièces que lui apportent les ouvriers de l'entreprise en échange de menus services. Beaucoup plus tard, il fréquentera l'Académie de Liège, afin de maîtriser le bois et le métal. C'est ainsi qu'il transformera une vieille écurie en véritable habitation.

Il a 17 ans quand la seconde guerre mondiale éclate, pendant qu'il accomplit ses humanités gréco-latines, pour moitié chez les Jésuites à Liège et pour moitié à Saint-Trond. Il y ajoutera un baccalauréat en philosophie. Sans être mobilisable, il se fait envoyer en 1940 avec un groupe de jeunes au Centre de recrutement de l'Armée belge à Toulouse, d'où il sera rapatrié après signature de l'armistice. Mais ce ne sera pas son seul engagement dans la guerre. En 45, il est recruté volontaire à la RAF, en Angleterre d'abord, puis en Belgique, comme élève radionavigant. C'est là qu'il rencontre Albert Demoulin. Démobilisé en 1946, il est versé dans la réserve de la Sabena, puis finit par se faire engager comme agent chargé des statistiques, de 46 à 51.

Les statistiques ont fini par réveiller en lui le goût de l'aventure vraie. C'est ainsi que le 1 janvier 52 au petit matin il débarque à Léopoldville. Quelques mois plus tard. il est affecté comme chef d'escale à Irumu, poste qu'il occupera pendant trois ans. Il poursuit ensuite sa carrière dans les pays anglophones : Kenya, Tanzanie et après 1960 Rhodésie et Nyassaland, où il met un terme à sa carrière subsaharienne. A son retour en Belgique en 65, il retourne à la maison-mère de la Sabena jusqu'à sa retraite en 80. Et fait remarquable, dès 66, il prend sa carte de membre à l'ARAAOM, dont il restera un fidèle compagnon.

A peine débarqué au Congo en 52, il est rejoint par sa femme, Juliette Gérin qu'il a épousée en 48 et à qui il a déjà donné un premier enfant – Pierre, né à Bruxelles en 50, qui fera carrière à l'armée. Les deux autres enfants dont sera gratifié le couple naîtront en Afrique : Liliane, à Léo en 52, qui fera carrière dans le secteur bancaire, et Philippe, à Dar-es-Salam en 56, actif dans le même secteur. A leur tour, les trois enfants ont gratifié les heureux parents de 8 petits-enfants et déjà de 7 arrière-petits-enfants. En 2008, Juliette et Alfred ont eu le rare privilège de célébrer leurs noces de diamant. Hélas, deux ans plus tard Juliette décède.

Tout au long de sa carrière, en parfaite harmonie avec la Sabena qu'il servait avec dévouement et admiration, et en parfaite complicité avec son épouse gagnée à la même cause, Alfred a poursuivi l'objectif qu'il s'était fixé à sa vie : mettre en pleine lumière le continent africain, encore quelque peu obscur à l'époque, de même que sa population et sa nature, en faisant connaître aux visiteurs de toutes nationalités sa capacité à se développer.

Fernand Hessel
Photos familiales

Hommage à nos défunts

Le 26 septembre 2015 l'ARAAOM, respectueuse de la tradition remontant à 1933, année où fut instaurée la journée du Souvenir, a déposé une gerbe au pied de la stèle dédiée aux vétérans coloniaux, sur les hauteurs de Cointe, entre le monument Interallié et la basilique de Cointe. Une petite vingtaine de membres avaient fait le déplacement, toujours les mêmes pour la plupart, et toujours aussi convaincus qu'il importe de préserver, tant qu'il restera des anciens, la mémoire de l'œuvre belge en Afrique.

L'an passé le cercle honora plus particulièrement le Colonel Haneuse, son lointain fondateur, à qui un mémorial fut dédié en 1939 au cimetière de Robermont où il repose. D'autres années, les fleurs allèrent au mémorial de la salle des pas perdus de l'hôtel de ville de Liège, inauguré en 1934 et dédié aux 75 coloniaux morts au Congo entre 1876 et 1908.

Les trois monuments sont repris fidèlement dans le fronton de la revue, pour que leur sens historique ne s'efface pas des mémoires, car le danger existe qu'après le départ des derniers survivants de l'aventure africaine des Liégeois, colons, coloniaux et coopérants réunis, le souvenir ne devienne de plus en plus vague jusqu'à s'effacer.
Déjà une échevine a manoeuvré pour ôter le mémorial de l'hôtel de ville, et la stèle de Cointe est de plus en plus enfermée par la végétation, et desservie de plus par la désaffectation de la basilique de Cointe, pour vice de construction.

Par mesure de précaution la gerbe fut transportée le lendemain sur la tombe de Haneuse.
La présidente cette année honora plus particulièrement les défunts de l'exercice écoulé, qui tous se sont dévoués à leur manière à la cause africaine, à savoir Charles Blanchard, Pierre Despat, Paul Dangoisse et Maggy Walraff.
Toujours dans le respect de la coutume, les participants se sont ensuite retrouvés autour d'une bonne et grande table aux Waides. Ils furent 22 à refaire le passé et consolider les liens d'amitié.







La mise en évidence de la photo relative au couple Despas répond à une intention bien précise, celle de présenter les excuses de la rédaction du Tam-Tam pour avoir confondu dans le numéro précédent (MDC35) deux frères et attribué à Daniel ce qui revenait à Louis.
L'écrivain et le dessinateur, sur la carrière de qui le Tam-Tam reviendra dans une de ses prochaines éditions, est bien Louis Despas, ancien du Katanga et du Bandundu. De plus, Louis et sa charmante épouse méritent d'être cités en exemples pour leur assiduité au sein du cercle où ils viennent d'entrer.

Fernand Hessel
Texte et photos



Le Congo au château de Waroux

Image étonnante que cette paillote africaine, entourée de barrières Nadar, sur fond de château érigé en 1700. C'est sans doute le sentiment qu'ont dû éprouver les visiteurs de l'exposition congolaise organisée par Léopold II au Palais des Colonies, en 1898. Le contraste est saisissant. Et le taxibus vert, customisé à Ndjili-Matete-Lemba, n'est pas en reste pour donner le ton de l'exposition qui se déroule au château. Les Congolais savent y faire pour créer le spectacle.

L'ARAAOM se devait d'être là, non pas uniquement pour admirer les œuvres et faire quelques pas dans l'histoire de l'EIC et du CB, mais aussi comme toujours pour se retrouver entre compagnons de fortune et d'infortune du Congo. L'organisateur Vuvu avait pris l'initiative de réunir les membres de l'ARAAOM et d'autres visiteurs qui ont un lien avec le Congo.

Ainsi le cercle a eu le loisir d'élargir quelque peu ses horizons africains et d'aller à la rencontre de Liégeois cultivant à leur façon la passion du Congo. Et cela dans une salle d'apparat du château, qui si elle ne présentait pas tout le confort d'un restaurant, était à même en resserrant les rangs de favoriser l'ambiance.

De plus, on ne saurait assez remercier l'ami Vuvu d'avoir eu l'idée d'inviter Justine Kasavubu, la propre fille du chef de l'Etat qui étrenna l'Indépendance du Congo, toujours prête à consolider les liens d'amitié qui dans son esprit, et dans le nôtre, doivent continuer à exister entre Congolais et Belges.









Son plaidoyer, se situant bien au-delà de la littérature distillée par une certaine intelligentsia congolaise, surtout celle planquée dans la diaspora, dont celui de sinistre mémoire prononcé en 1960 par celui que l'on sait et qui fait encore mal aujourd'hui aux oreilles de tous ceux qui comptaient rester au service du pays après 1960, fit chaud au cœur des convives. Merci Justine !

Le message venu d'une grande dame et Congolaise convaincue comme vous restera gravé dans nos esprits. Les Belges semblent souffrir plus que d'autres anciens des colonies subsahariennes du manque de reconnaissance de ce qu'ils ont fait pour le Congo, au point d'en nourrir un sentiment de culpabilité, difficile à admettre au vu de ce qu'ils y ont réalisé en moins de trois générations et où ils étaient partis pour faire carrière et poursuivre leur engagement après l'Indépendance.

Les paroles de la fille du premier Président du Congo eurent le don de balayer les doutes.

■ Fernand Hessel
Texte et photos

L'ARAAOM chez d'Artagnan

Comme il n'est pas sûr que l'information figure dans les livres d'histoire de France et de Belgique, il est utile de rappeler d'entrée de jeu que c'est le fameux mousquetaire d'Artagnan lui-même, celui que Dumas dans son roman pare de toutes les vertus de gentilhomme consommé et de brillant militaire, qui a prêté son nom à la ferme d'Haccourt, spécialisée dans le foie gras, le magret de canard et l'oie de Visé. Ce que l'Histoire a retenu par contre c'est que le mousquetaire hanta les lieux et qu'il y fut touché à mort par une balle de mousquet ennemie en 1673, lors de la conquête de Maestricht, dans la guerre que Louis XIV mena en personne aux Provinces Unies, à la tête d'une armée forte de 40.000 hommes, dont notre mousquetaire. Le fait est rappelé par une statue en pied dressée dans le Maastricht d'aujourd'hui.

L'ARAAOM et surtout son comité des fêtes, désireux de diversifier la thématique des sorties, prirent la décision, en ce paisible jour d'été qui n'en finit pas du 7 novembre 2015, d'aller déguster cette oie de Visé dont on parle avec délectation dans toute la région.





Pour les esprits critiques, toujours prêts à reprocher aux associations d'anciens d'Afrique d'être trop portées sur la gastronomie, allant de table en table pour se délecter au fumet d'un bon repas, de préférence une bonne moambe, il faut à la vérité de dire que le but de la sortie n'était pas uniquement culinaire. L'ARAAOM tient aussi à approfondir sa connaissance de l'arrière-pays. Et tant qu'à faire d'allier l'utile à l'agréable. La bonne douzaine de membres qui avait fait l'effort, de moins en moins partagé hélas, de répondre à l'invitation ne fut pas déçue. Le maître de céans prit le temps d'esquisser l'historique de la maison, en ce compris les échanges entre la France et la Belgique dans l'art de préparer et de servir le foie gras et le confit d'oie, avant de détailler tous les produits faits maison, avec des fruits et de la volaille cultivés et élevée dans la verte campagne qui entoure la vielle ferme, comme l'illustrent les photos de circonstances qui accompagnent le présent article. La production de la Ferme d'Artagnan est à ce point variée qu'elle en laissa plus d'un perplexe quant à l'achat à faire pour ceux qui étaient restés à la maison.



Bonne initiative au demeurant du comité des fêtes de quitter les chemins battus entre Palais des Congrès, stèle de Cointe et restaurant des Waides. On peut seulement regretter que les initiatives se multiplient au moment où les amateurs se raréfient. Il restait beaucoup de place à la Ferme d'Artagnan. Mais restons optimistes et misons sur la publicité, une fois n'est pas coutume, pour relancer la dynamique des anciens temps.

Fernand Hessel
Texte et photos









René chaboteaux à l'honneur







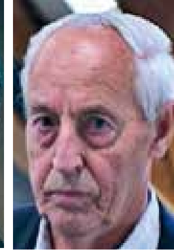












René Chaboteaux voit le jour le 23 mai 1929 à Ciney. Il suit les humanités à l'Institut Saint-Remacle à Marche, puis entre à l'armée en 1949, comme candidat officier de réserve, sous contrat de quatre ans. Il est promu sous-lieutenant en 1950. Son parcours militaire passe par Ludenscheid, où il est instructeur, puis par Aix-la-Chapelle où il officie comme commandant en second, pour s'achever à Saive où il est officier d'éducation et de renseignements. Le contrat accompli honorablement, il rentre dans le civil comme officier de réserve. Sur ces entrefaites, il épouse en 1951 Renée Lambert (1926-1994) qui lui donnera six enfants : Marie-France (1952), Anne (1953), Bernard, qui naît à Luluabourg (1957), Luce (1958), Benoit (1962) et enfin Bruno (1968), tous bien engagés dans la vie active, tout en gratifiant ensemble leurs parents de neuf petits-enfants et déjà 4 arrière-petits-enfants.

Un an après avoir quitté l'armée, changement complet d'occupation et d'horizon, René met le cap sur le Congo belge, où il accomplira une longue et belle carrière dans l'administration scolaire, en diverses villes de la colonie. A l'Athénée royal de Luluabourg il assume pendant deux ans la surveillance de l'internat (54-55), pour assurer ensuite la comptabilité (56-59). A Gemena, il prend la direction de l'internat de l'EPO (59-60). Après l'Indépendance, il est affecté au Lycée Kiwele (ex-Athénée royal) à Elisabethville, comme surveillant d'abord, comme comptable ensuite (61-67). Enfin il est affecté à la DG en charge de l'enseignement à programme belge comme secrétaire-comptable (67-75). Bien intégré dans la vie sociale à Luluabourg comme à Elisabethville, on le voit sur les terrains de football, de balle pelote, de tennis.

Rentré au pays en 1975, pour jouir d'une retraite bien méritée, le couple s'établit à Aye. Trop jeune encore pour ne plus rien faire, René seconde sa femme dans la gérance de campings à Falaën (76-82), puis à Rochefort (82-88). Puis vient enfin le temps du repos et des loisirs et des voyages. Les enfants sont tous devenus adultes. La famille est malheureusement endeuillée en 1994 par la mort de Renée.

Très attaché au souvenir du Congo, René deviendra un compagnon fidèle et assidu et apprécié des cercles d'anciens qu'il a eu l'occasion de trouver sur son chemin : la RAAAV à Verviers, l'ASAOM à Spa, le CRACT à Charleroi, l'ARAAOM à Liège. Renouant une nouvelle fois avec l'Afrique, il prend comme compagne Maggy Walraff (1937-2015), ancienne institutrice au Lycée Kiwele et au Clair Manoir (61-75). Devenu veuf pour la seconde fois en 2015, il se retire à Marche où il coule des jours paisibles, 'heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage'.

■ Fernand Hessel
Photos familiales

N'oublions pas Tabora

Fidèle à une louable tradition, encore plus importante depuis que les actes de bravoure de nos aînés ont quitté les livres d'histoire de nos écoliers, à fortiori si ceux-là se sont déroulés en Afrique subsaharienne, laquelle s'éloigne de plus en plus des préoccupations de notre société de consommation occidentale, le rendez-vous de septembre au buste de Tombeur de Tabora à St-Gilles, au monument à la Force publique à Schaarbeek, avec un arrêt au mess de l'Académie militaire, fut une fois de plus une belle cérémonie, toute empreinte d'émotion et de reconnaissance. Qu'elle se déroulât sous la pluie ne changea rien au moral des participants, réchauffés au soleil qui émana du drapeau de Tabora, fièrement porté par trois élèves-officiers africains, deux Rwandais et un Congolais.

Comme à l'accoutumée l'association Mémoires du Congo a répondu à l'appel du Cercle royal des Anciens Officiers des campagnes d'Afrique et de l'Union royale des Fraternelles coloniales opérant en synergie, tout comme l'Union royale belge pour l'outre-mer, le Cercle royal africain et de l'outre-mer, l'Association des Anciens et amis de la Force publique au Congo belge, l'Association des Anciens du Congo et du Ruanda-Urundi, les Compagnons de l'Ommegang, la Société royale des Amis du Musée de l'Armée, la Fraternité belgo-Congolaise et Niambo. Les cercles de Liège (ARAAOM), de Spa (ASAOM) et de Vielsalm (CRAA), habitués ces dernières années à offrir l'hommage de leur drapeau n'avaient pas pu à leur regret faire le déplacement, le responsable séjournant au Congo.

Relevons qu'un représentant de l'Ambassade du Congo a déposé une gerbe au pied du monument à l'honneur de la Force publique à Schaarbeek.

Il est bon d'évoquer toutes ces associations par leur nom, pour le plaisir de repartir un moment sur les champs de bataille, avec et sans armes, qui furent les leurs, et aussi pour rappeler qu'elles existent toujours, pleines d'attention au passé et d'enthousiasme pour l'avenir. On peut seulement regretter que la presse nationale continue à penser qu'il n'y pas lieu d'ouvrir ses colonnes pour si peu, autre dérive de notre civilisation, qui préfère servir une information fast-food plutôt qu'une information porteuse d'éducation.

A St-Gilles, le Général er Paelinck, président du CRAOCA, rappela l'impact des victoires de Tabora (1916) et de Mahenge (1917) sur le déroulement de la Grande Guerre et sur la construction du grand Congo, en présence du bourgmestre de St-Gilles, Charles Picqué, accompagné de son échevin Patrick Debouverie. Au square Riga, ce fut le tour de Philippe Jacquij, président de l'URFRACOL, de rappeler combien il est nécessaire à notre pays, jamais à l'abri de négations en tous genres, de garder vive la mémoire de ceux qui ont combattu pour lui, même loin de lui.

L'année prochaine, marquant le centième anniversaire de la bataille de Tabora, la cérémonie aura un lustre particulier. Il est déjà établi que toutes les parties prenantes s'y emploieront : le CRAOCA et l'URFRACOL, la Musique royale des Guides, le Commandement de la Région de Bruxelles-Capitale. La date anniversaire du 16 septembre 2016 est déjà fixée. Il est à espérer que la presse nationale daignera cette fois y prêter attention, afin que la nation entière puisse en tirer le bénéfice qui s'impose. Elle pourra alors rappeler entre autres les paroles du général français Aymerich, appréciant la contribution du contingent belge à la libération du Cameroun : “Avant de me séparer du contingent de la Force Publique belge, j'ai le devoir d'exprimer combien la collaboration de ces belles troupes nous a été précieuse...”. Précieuse à la victoire, précieuse à la liberté, précieuse à l'amitié belgo-congolaise.

Texte Fernand Hessel
Photos : Françoise Devaux

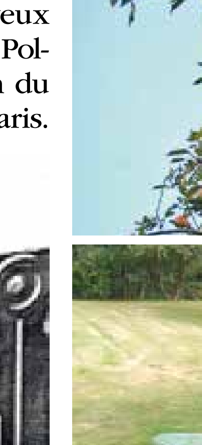




Il pleut des pommes sur Polleur

Le titre du présent article peut surprendre. Il a été retenu, non pour son allitération, mais pour couvrir de ridicule un livre paru tout récemment en librairie, commis par un certain Marc Wilz, qui a cru bon de parer son opus du titre, on ne peut plus vexant pour le fondateur du Congo qu'a été Léopold II, de Il pleut des mains sur le Congo. La haine de l'auteur de ce brûlot, le tantième à miser sur Léopold II pour se vendre, ne s'arrête d'ailleurs pas à l'écrit. Wilz souhaite en outre que l'on débaptise les rues qui portent le nom de l'illustre Roi des Belges, comme dans le 16e à Paris. Sa croisade n'est pas près d'aboutir, car il a plu également des rues Léopold II, surtout sur la Belgique s'entend.

Ceci dit, revenons à nos pommes. C'est tellement plus sain pour le corps et reposant pour l'esprit. Puis les esprits des joyeux cueilleurs de pommes de Polleur vagabondaient loin du 16e arrondissement de Paris.











Rompant avec la tradition des rendez-vous gastronomiques, idéalement autour de la moambe, devenue le plat de ralliement des anciens du Congo, l'ARAAOM a tenu à innover, en ce 26 septembre 2015, en fixant rendez-vous dans un verger de Polleur, appartenant à la famille Heins (voir portrait page 43 dans MDC32), pour y faire une moisson gratuite de pommes. Quatre pommiers ne demandaient pas mieux que d'être délestés de leurs fruits, tout juste à point pour en tirer le meilleur jus. Une offre intéressante qui ne manqua pas de retenir l'attention de la présidente de l'ARAAOM, réalisant que la mise en vente du jus permettrait au cercle d'assainir quelque peu ses finances, toujours déficitaires depuis le partenariat avec Mémoires du Congo, la seule facture trimestrielle de la revue consommant la quasi-totalité de la recette des cotisations.

Le but de l'entreprise était d'engranger un maximum de pommes, pour en tirer un maximum de bouteilles de jus et partant une recette maximale. La dizaine de volontaires, dont les hôtes Jo et Josette, fit l'affaire : Ninette et la fille d'Odette au fourneau, Odette sur l'échelle, Jules et Jo Bay (en plus de tenir l'échelle pour empêcher la chute de la présidente) au ramassage en brouette, assistés des enfants insoucieux de la pluie de pommes, Jo et Fernand au pesage et à l'ensachage.

Au bout de quelques heures, dans une ambiance sympathique, près de 400 kilos de pommes furent chargés sur une remorque, prête au transport vers Basse-Bodeux où fonctionne un pressoir performant, qui en tirera le lendemain pas moins de 330 bouteilles. Pour le plaisir des cueilleurs et pour le bénéfice de l'ARAAOM. Avec en prime un air vivifiant et une bonne tarte ... aux pommes !

.

Fernand Hessel
Texte et photos

Les faisans de la Pitchounette

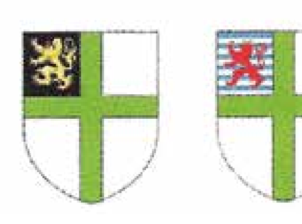
Selon une tradition maintenant bien rodée, les fidèles de l'ASAOM et de l'ARAAOM se sont donné rendez à la Pitchounette à Tiège, le 14 octobre 2015, pour leur déjeuner d'automne. Un cadre paisible, un accueil affable, une table bien servie, un menu concocté par le chasseur en personne et par mesure d'authenticité des petits plombs dans le faisan en prime.

L'affluence étant particulièrement nombreuse, c'est de justesse que la maison réussit à caser les trente-deux convives autour de la longue table dressée spécialement pour la circonstance.

Serveuse et serveur eurent quelque mal à en faire le tour, mais cela ne les empêcha pas d'être attentifs à tout le monde. Les mots de bienvenus des présidents, Odette pour l'ARAAOM et André pour l'ASAOM, furent aussi brefs que joyeux, à la grande satisfaction de la plupart des hôtes, qui humaient déjà le fumet du gibier.

Avec la complicité de l'été qui refusait de finir et la chaleur humaine dégagée par le nombre de commensaux et la relative étroitesse de la salle qui mêlait les propos en une joyeuse cacophonie, la rencontre fut particulièrement animée, surtout au regard de la moyenne d'âge de nos membres.

L'ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem, par l'entremise de la Consoeur Eugénie Saroléa du Prieuré du Royaume de Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg (voir double emblème ci-contre), membre de la Commanderie St-Antoine de Castille - autant de noms qui fleurent bon les racines chrétiennes de notre civilisation ; on n'y insistera jamais assez en ces temps où l'on tente de diverses parts de les occulter - mit l'occasion à profit pour informer l'assemblée sur son projet au Burundi et remercier, pour services rendus, les dames Demoulin, mère et fille, en leur offrant un bouquet de fleurs, comme en témoignent les photos en marge du présent article.









Une autre information importante fut l'annonce de la mise en vente de bouteilles de jus de pommes (voir article précédent Il pleut des pommes sur Polleur), au prix démocratique de 2,5 €, initiative de l'ARAAOM pour assainir ses finances sans augmenter la cotisation.

Les dix premières bouteilles allèrent tout logiquement au donateur Joseph Heins, membre de l'ASAOM, qui mit son verger de généreux pommiers à la disposition de l'ARAAOM, tout en se démenant lui-même pour remplir sacs et paniers. Le jus de pomme, tout frais, pure nature, eut un réel succès.

C'est à croire que maintenant que la Russie refuse d'acheter les pommes belges, les Belges eux-mêmes veillent à épuiser leurs stocks. C'est tout bénéfice pour leur santé, disent les diététiciens, ce qui n'empêcha pas la plupart des convives de rester fidèles qui au jus de la treille français, qui à la cervoise de la brasserie dont ils sont coutumiers.

Et signe qui ne trompe pas, les hôtes regagnèrent leur logis plus tard que d'habitude. Bref, encore un bon moment de fraternisation entre deux associations, d'amitié entre anciens d'Afrique et de délectation d'une cuisine au parfum d'Ardenne.

■ Fernand Hessel
Texte et photos

Hommage posthume à Jean Collin (1928-2015)

Le CRAA pleure aujourd'hui un de ses membres les plus sympathiques. Bien sûr sa peine n'est rien comparée à celle de sa famille, placée brusquement devant un vide incommensurable. Un cercle ne peut exprimer que sa compassion. Jean était un des membres les plus fidèles du CRAA, des plus enjoués aussi, comme des plus intéressants à écouter au récit de sa vie au Congo. Son aventure congolaise a été en effet exceptionnelle. Au temps du Congo belge, on le voit dès 1953 au plus profond de la brousse, prospecter à la dure pour le compte du Comité national du Kivu, au Maniema, au Masisi, dans l'Ituri.

En 1960, l'indépendance à peine sonnée, à contre-courant de la plupart de ses compatriotes, il met le cap sur Bukavu. Il ne craint pas le danger. Il ne défend pas seulement les intérêts de sa société, mais vient en aide aux expatriés en difficultés. C'est ainsi qu'à deux reprises, il passe par la case prison, d'où il sera libéré, la première fois par le sinistre Gbenye et la seconde par Mobutu en personne.

Outre le bonheur d'aider ses semblables, il cultive aussi celui de la vie de famille. A Bukavu sa femme Bernadette lui donne deux enfants, Catherine et Benoit, aujourd'hui bien installés dans la vie active, tout en prenant le temps d'agrandir la famille, pour le plus grand bonheur des grands-parents.

Remarqué pour sa compétence, il monte rapidement en grade. De responsable du secteur nord du CNKi, il est promu après restructuration de la société secrétaire général de SOBAKI. En 1967 il est élevé au rang de consul honoraire à Bukavu, mandat qu'il assume courageusement et dont le plus beau souvenir est resté sa vie durant l'accueil du Roi Baudouin en 1971.

Après son retour au pays en 1972, il se met au service du privé, tout en agrandissant son domaine familial, et en embellissant le moulin de Tavier, qui restera son lieu de ressourcement.









Mais il n'y pas que l'aventure de Jean qui retient aujourd'hui notre attention. Le plus remarquable sont les qualités humaines dont il était pétri, pour le bonheur de tous, sa famille d'abord, ses amis ensuite, ceux du Rotary comme ceux du CRAA et tous les autres. La vie exemplaire qu'il a menée ne laissait personne indifférent. Sa connaissance de l'Afrique profonde qu'il partageait avec faconde retenait l'attention de ses interlocuteurs. Son sens profond de l'humain faisait que partout où il passait il forçait le respect. Il possédait l'art de communiquer sa bonne humeur, persuadé que la vie est un bonheur pour celui qui sait le partager. Quand il voulait prendre le large, il enfourchait sa moto à laquelle il tenait tant et buvait les heures à pleines goulées.

On le croyait indestructible, quand tout à coup la mort est venue en traîtresse nous l'arracher, dans la douleur et l'infini regret. A 87 ans Jean est parti au plus apaisé de la jeunesse qui l'a toujours habité. Ayant gardé entier jusqu'au bout son idéal de servir, il n'a jamais vraiment vieilli.

C'est pour toutes ces raisons que le CRAA a tenu à lui rendre cet ultime hommage.

Fernand Hessel
Photos familiales

A la pointe du Congo

Pour échapper au reproche, à peine voilé, de la part d'un certain nombre de lecteurs de la revue, toujours prêt à ironiser sur le fait que les cercles d'anciens d'outre-mer occupent leurs loisirs à aller de table en table, la rédaction a pris comme parade d'ouvrir d'avantage de colonnes à des sujets d'intérêt général. Notre promenade dans les pays d'Afrique centrale chers aux Belges commence aujourd'hui par la pointe occidentale du Congo, celle que nombre de coloniaux ont contournée dans leur lointain passé.

Bien que la pointe extrême du pays à l'ouest, faite au sens strict d'un simple brise-lame, dite Pointe de Banana, face à l'Angola, soit sous le contrôle de la Force navale, la visite est autorisée sans formalité. Un militaire est même de faction pour expliquer, carte artisanale et quelque peu simpliste à l'appui, la pointe extrême de la terre ferme.

Il ressort de la lecture de la carte que la théorie qui affirme que le fleuve Congo est d'une puissance telle qu'il barre la route à la mer et la repousse loin devant, est à nuancer. En réalité la mer entre profondément dans les terres, congolaises et angolaises à la fois, créant de vastes champs de mangroves, mais elle ne peut empêcher le fleuve de se tailler un chemin en son milieu sur 135 kilomètres dans l'océan, ce qui fit comprendre à Diego Cao en 1482 qu'il était en présence d'un fleuve.

Le visiteur ne manquera pas non plus de faire une halte devant les deux canons impressionnants qui bordent la route vers la pointe de Banana, lesquels visiblement ne sont plus à même de faire feu, si tant est qu'ils l'ont jamais fait. Deux grands canons flanqués de casemates et de deux bâtiments à étages ouverts aux vents. Jean-Pierre Sonck, le spécialiste de l'armée à Mémoires du Congo, après une fouille minutieuse dans les archives coloniales, en livre l'explication. Il s'agit de deux canons de marine De Bange de 150 mm à affût rigide, dont l'implantation remonte à la guerre 40-45, placés à l'embouchure du fleuve Congo pour la défense de la colonie contre une possible attaque allemande. Comme le budget alloué au capitaine Janssens, en charge de la réalisation du projet pour le compte de la Force publique, se limitait à deux millions de francs congolais (de l'époque), il fallut se contenter de deux pièces d'artillerie déjà vieilles. Celles-ci quittèrent donc le dépôt de l'armée belge pour le Congo. Les deux bâtiments quant à eux, visités seulement par les vents du large, servaient l'un de tour de guet et l'autre de poste de direction de tir.

Le tout appartient aujourd'hui à l'archéologie coloniale militaire et au tourisme, soucieux de l'histoire coloniale.









■ Fernand Hessel
Texte et photos

Un pionnier de chez nous

Au XIXe siècle, nombre de jeunes, avides de découvertes, sont partis à la conquête de pays inconnus, en vue d'y trouver richesse et aventure. Ouvrir l'Afrique subsaharienne au monde était devenu un leitmotiv. En toile de fonds, deux grands mobiles poussaient l'Occident vers l'Afrique. Il y avait d'une part le sentiment de culpabilité d'avoir réduit pendant des siècles les peuples noirs au rang de fournisseurs d'esclaves. Ensuite il fallait trouver des matières premières à l'industrie en plein essor. La Belgique, inspirée par Léopold II qui ambitionnait d'élargir les modestes frontières de son pays, envoya ses fils au Congo, encore plongé selon les explorateurs dans les limbes de la civilisation. En l'espace de quelques décennies, cette gigantesque aventure a permis à l'Afrique de s'ouvrir au monde

Un de ces pionniers a pour nom Emile Parfonry, né à Hotton en 1857, issu d'une grande famille dont plusieurs membres se sont expatriés. La commune, reconnaissante à celui qui a porté sa renommée jusque sur les bords du fleuve Congo, baptisa une de ses rues principales du nom du héros au destin tragique, à qui il ne sera accordé, comme on le lira ci-après, que huit mois pour réaliser son rêve de grandeur.

Devenu orphelin à 16 ans, Emile s'engage tout logiquement dans l'armée, au Régiment des Carabiniers. Caporal en 73, sergent en 74, sergent-fourrier en 75 ; sergent-major en 76, sous-lieutenant en 78 au 10e régiment de ligne, il y accomplit un parcours on ne peut plus honorable, mais finit tout de même par se lasser d'une armée en mal de campagne. Si bien que le 19 août 1882 on voit notre sous-lieutenant à Liverpool, venant d'Anvers, s'embarquer pour le Congo, jeune recrue du Comité d'Etudes du Haut-Congo, qui deviendra l'Association internationale africaine – AIA. Attendu par Stanley lui-même, il voyage en compagnie entre autres de Coquilhat, qui se taillera la grande renommée que l'on sait. Il est plein d'enthousiasme au vu des côtes africaines qui défilent devant le vapeur de la British and African navigation Company, avec ses paysages, ses factoreries, ses villages, ses églises, ses vestiges de l'esclavage … Il ne sait pas encore que l'aventure qui commence sera aussi brève que pénible.

Emile débarque à Banana le 22 septembre, la précision du mois importe car chacun ne sera vécu qu'une seule fois sur le sol congolais, et arrive à Vivi, première station fondée par Stanley, pour repartir le 30 septembre à Isangila (le temps d'apprendre les rudiments de la langue locale), deuxième station fondée par Stanley en 1881, là où le grand fleuve redevient navigable. Dès décembre il remplace le chef de la station, devenue un centre important pour l'extension de l'AIA, mise sous pression par la France, dans le combat que Stanley et Brazza se font en vue de conclure des traités avec les chefs coutumiers et d'ajouter, chacun de son côté, des territoires au domaine de leur mandant. Début mars 1883, Stanley l'affecte à la construction de la route des cataractes, à travers les Monts de Cristal, le long de la rive gauche du fleuve, une route devant être assez large pour permettre le passage des chariots–wagons, destinés à transporter les équipements nécessaires à l'ouverture du pays. Dès le 6 mars, Emile dirige en personne son escouade, forte d'une quarantaine de Zanzibarites, formés sur le tas au métier de cantonnier. Le 14 mars, une pluie diluvienne l'oblige à se réfugier sous sa tente. Le soleil revenu, il regagne aussitôt le chantier pour évaluer les dégâts, sans prendre le temps de se couvrir la tête. Le constat est terrible, tout est à refaire sur quatre kilomètres. Et là, complètement atterré, il se met tout à coup à crier « Ma tête est en feu ! », puis s'effondre dans la boue. Ses hommes le transportent sans délai à Manyanga où l'on diagnostique une insolation, aggravée sans doute par un accès de fièvre typhoïde, contre laquelle le Dr Vandenheuvel, accouru à son chevet, ne peut rien. Il souffre le martyre et expire le 24 mars. Tel était la fin tragique de beaucoup de pionniers. Emile repose jusqu'à ce jour au cimetière réservé aux expatriés à Manyanga (3e station fondée par Stanley). Stanley l'évoque en termes fort élogieux, reproduits ci-contre, tandis que Hotton perpétue sa mémoire.



"Un de mes collaborateurs dont j'ai eu le plus à me louer est le sous-lieutenant Parfonry. Il vécut assez pour se faire estimer par sa bravoure et son infatigable ardeur au travail. Je commençais à me féliciter de sa présence auprès de moi, quand une imprudence – une seule – mit fin à ses jours." H.M. Stanley, 1885.

Sources
- Biographie Coloniale Belge, Institut royal colonial belge, T. I, 1948
- Stanley, H.-M., Cinq années au Congo, Bruxelles, ING ; première publication en 1885
- Site Parfonry sur Internet et archives familiales de Roland Parfonry

■ Fernand Hessel

Photos de Hotton : Freddy Bonmariage







Il est regrettable que sur la plaque d'aujourd'hui, la légende ne soit plus celle d'origine.







Echos

Nécrologie

L'ARAAOM et l'ASAOM ont le regret de porter à la connaissance de leurs membres le décès, en date du 9 juin 2015, de Maggy Walraff, Vve Varlet, compagne de René Chaboteaux, et présentent aux familles éprouvées leurs sincères condoléances.

Réalisations internes

- **19.09.15** : Expo Notre Congo du CEC, sur la propagande coloniale, à Liège (O. François-Evrard et F. Hessel)

- **26.09.15** : cueillette de pommes par l'ARAAOM et l'ASAOM dans le verger de J. Heins, suivie d'un barbecue (10 participants)

- **27.09.15** : journée du Souvenir de l'ARAAOM à Cointe, avec déjeuner aux Waides (25 participants)

- **30.09.15** : conférence sur la perception réciproque des Congolais et des Belges, à la Cité-Miroir à Liège (Hessel)

- **04.10.15** : déjeuner d'automne de l'ARAAOM et de l'ASAOM, à la Pitchounette à Tiège (32 participants)

- **17.10.15** : Expo-Congo au château de Waroux à Ans, avec Justine Kasavubu, à l'initiative de l'ARAAOM (14 participants)

- **28.10.15** : réunion du CA du CRAA au Vieux château à Sart-lez-Spa (F.Bonmariage, G.Jacques de Dixmude, H. Rapier, Denise Pirotte, F. Hessel)

- **05.11.15** : séance de travail à Sart-lez-Spa sur le Tam-Tam n°136 (Viatour, les Demoulin, Hessel)

- **07.11.15** : déjeuner gastronomique de l'ARAAOM, à la Ferme d'Artagnan à Haccourt (15 participants.

Réalisations externes

- **17.09.15** : Hommage au drapeau de Tabora à Bruxelles (F. Devaux)
- **18.09.15** : Conférence sur Léopold II et sur la cartographie congolaise du et au MAN (Hessel)
- **21.10.15** : Conférence sur l'Education au Congo par F. Hessel, au Wauxhall à Spa (15 participants).

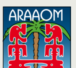
Projets

- **05.12.15** : Bonana à la moambe du CRAA, à la Baraque de Fraiture
- **13.12.15** : Bonana au homard de l'ARAAOM, aux Waides
- Date à préciser en 2016/1 : AG suivie d'une moambe de l'ASAOM, chez Geromo à Verviers
- **31.01.16** : Choucroute de l'Araaom, aux Waides.

Dispositions communes aux trois cercles

- La cotisation annuelle pour les trois associations est de 20€. Toute majoration de la cotisation, comme tout don ou legs, sera reçue avec reconnaissance. La revue cesse d'être envoyée aux retardataires dès le troisième trimestre.
- Les membres sont priés de communiquer leur adresse électronique au secrétariat.
- Chaque membre est invité à collaborer à la rédaction de la revue, tant du tronc commun que des pages partenaires propres.
- Les articles signés n'engagent que leur(s) auteur(s).
- Tous les articles sont libres de reproduction et de diffusion, moyennant mention de la revue-source (titre et numéro) et du nom de l'auteur/des auteurs.

ADMINISTRATION



Présidente et UROME : Odette François-Evrard
Vice-présidence : Ninette Cogniaux
Secrétariat partagé : Jo Bay, Odette-François-Evrard, Fernand Hessel, Odette Vieilvoye
Trésorerie : Odette Vieilvoye
Monuments : André Gilman
Fêtes : Jo Bay Mwamba, Ninette Cogniaux, Odette François-Evrard
Commissaires aux comptes : Jeannine André-Bonhomme & André Gilman
Porte-drapeau : Albert Demoulin
Tam-Tam (Rédaction, MdC, NLC et SNEL) : Fernand Hessel : araaom.tamtam@gmail.com
Siège : rue du Laveu, 97, 4000 Liège
tél. 04 253 06 43 ou 0486 74 19 48 ; odfrançois@yahoo.fr
Secrétariat : tél. 085 23 57 36 ou 0486 20 04 06 : odette.vieilvoye@skynet.be
Compte : BPOTBEB1 – BE69 0000 8325-3278
Membres au 31 décembre de l'année écoulée : 122



Président et UROME : André Voisin
Vice-président : José Welter
Secrétaire, trésorier et archiviste : Reinaldo de Oliveira
Vérificateur aux comptes :
Porte-drapeau : Françoise Devaux
Autre membre : René Dubois (past-president)
Contacts :(Rédaction, MdC, NLC, SNEL) : Fernand Hessel : asaom.contacts@gmail.com

Siège : ASAOM, c/o Reinaldo de Oliveira, avenue Reine Astrid, 41, 4910 Theux ; téléphone : 0477 756 149
Compte: GKCCBEBB - BE90 068-0776490-32
Membres au 31 décembre de l'année écoulée : 85



Président : Freddy Bonmariage
Vice-président : Guy Jacques de Dixmude
Secrétaire et trésorier : Herman Rapier
Porte-drapeau et fêtes : Denise Pirotte
Vérificateur aux comptes : Paul Chauveheid
Autre membre : Pierre Cremer
Revue (rédaction, MDC, NLC et SNEL) et UROME : Fernand Hessel : : craa.nyota@gmail.com

Siège : c/o rue Commanster, 6, 6690 Vielsalm
hermanrapier@skynet.be : tél. 080 21 40 86
Compte : BE35-0016-6073-1037
Membres au 31 décembre de l'année écoulée : 49



UROME- KBUOL

Union Royale belge pour les pays d'Outre-Mer
Koninklijke Belgische Unie voor Overzeese Landen





La Vérité sur l'Etat Indépendant du Congo

Un Anglo-Saxon à la rescousse des Belges au Congo

Vous aurez constaté comme moi que ces derniers mois, la mémoire de notre Roi Léopold II est à nouveau largement bafouée, au point de n'y plus rien comprendre. On ne se contente d'ailleurs plus de critiquer l'action du Roi bâtisseur dans l'Etat Indépendant du Congo. Toute l'œuvre belge en Afrique centrale, jusqu'à l'indépendance de ses territoires, et même au-delà, est désormais vilipendée.

L'UROME une fois de plus a été contrainte de monter au créneau. Elle avait déjà protesté contre la lecture du pamphlet de Mark Twain, King Leopold's Soliloquy, dans le pavillon belge de la Biennale de Venise.

Ce n'est que par après qu'elle a dû constater que l'approche entière de l'exposition fâchait, du catalogue, rédigé par Katerina Gregos, aux réflexions biaisées accompagnant les diverses œuvres sur l'histoire du Congo Belge. Parmi d'autres inepties dans le catalogue je relève celle-ci "*... cette sombre histoire d'exploitation, d'extermination et de violence (les animaux ont eux aussi souffert sous le régime colonial : de nombreuses espèces ont été chassées au point d'être menacées d'extinction)...*". Madame Gregos ajoute ainsi un nouveau mythe à ceux déjà élucubrés. Force est de constater que les organisateurs ont utilisé la Biennale comme une plateforme politique pour dénigrer l'activité de nos compatriotes au Congo et nuire à la renommée de notre pays. Un comble quand on pense que le financement se fait avec des subsides de l'Etat !

L'origine de la campagne de dénigrement menée contre le Roi Léopold II est bien connue : le rapport Roger Casement et la croisade du journaliste américain, Edmund Dene Morel. Intrigué par cette campagne, l'anthropologue américain Frederick Starr veut se rendre compte par lui-même sur place de ce qu'il en est. En 1907 il publiera son livre *"The Truth about the Congo Free State"*.

Les conclusions de Starr sont particulièrement intéressantes et tout à l'honneur du Roi Léopold II. Pour en prendre connaissance, je vous renvoie à notre site web..

■ Robert Devriese

Agenda trimestriel

Activités internes (principales)

31.08.15 : Déjeuner de travail au CPA réunissant R. Devriese, F. Hessel et L. Afata, AD de l'ABC
01.09.15 : Séance de travail à Wavre, réunissant A. de Maere et R. Devriese et MEMOVIE, relative au documentaire sur l'œuvre belge au Congo
02.09.15 : Réunion avec l'administrateur trésorier pressenti
06.09.15 : Livraison du drapeau UROME au porte drapeau
11.09.15 : Réunion UROME/MdC/ Afrikagetuigenissen avec le réalisateur pressenti du documentaire sur l'œuvre belge au Congo
17.09.15 : Hommage à Tabora- A. de Maere dépose la gerbe de l'UROME
26.09.15: Collecte d'un don de livres à Soignies
09.10.15 : Séance de travail relative au film documentaire
31.10.15 : Funérailles de Dominique Baron Struye de Swielande, Président de l'UROME (voir hommage rendu au nom des associations dans ce numéro en page 5).
16.11.15 15 Présentation des condoléances de toutes les associations à l'ambassadeur de France pour les victimes du vendredi 13.11.15

Activités externes (principales)

23.08.15 : Promenade en Ardenne avec Niambo
06.10.15 : Projection de MdC
08.10.15 : AG d'Afrikagetuigenissen
10.11.15 : Projection de MdC (Devriese)

Signal réconfortant venu de Kinshasa

En date du 10.09.15 l'Alliance belgo-congolaise, qui regroupe à l'instar de l'UROME, mutatis mutandis, les associations d'anciens Congolais de Belgique, a organisé, conjointement avec la Faculté d'Histoire de l'UNIKIN, une conférence-débat sur l'enseignement au Congo de 1885 à nos jours, sous la conduite du grand historien Ndaywel è Nziem en personne. Invités, professeurs, étudiants et membres de l'ABC s'y sont exprimés dans un climat complètement apaisé. A ce rythme ce sont les Congolais eux-mêmes, les premiers intéressés, qui finiront par donner la bonne leçon.

Associations membres de l'Urome
(au 31.12.15)

1 ABC	14 CRAOCA
2 ABIA	15 CRAOM
3 AFRIKA GETUIGENISSEN	16 CRNAA
4 AMACIEL-BAKA	17 FBC
5 AMI-FP-VRIEND	18 MAISON AFRICAINE
6 AP-KDL	19 MAN
7 ARAAOM	20 MDC
8 ASAOM	21 N'DUKUS NA CONGO
10 BOMATRACIENS	22 NIAMBO
11 CCTM	23 SIMBA
12 CONGORUDI	24 URCB
13 CRAA	25 URFRACOL
	26 VIS PALETOTS

Collaboration de la Territoriale avec l'ULB

En 2007 l'UROME a eu l'idée de proposer au prof. Pierre de Maret, pro-recteur de l'ULB, de faire appel à d'anciens administrateurs territoriaux (AT) du Congo Belge et du Ruanda-Urundi, pour animer un séminaire du Cours d'histoire de l'Afrique, afin d'y témoigner sur la manière dont ils concevaient leur rôle et comment ils exerçaient leurs fonctions, dans les vastes régions qui leur étaient confiées.
Le 27.11.07 quatre anciens AT, Louis De Clerck, André de Maere d'Aertrycke, Julien Nyssens et Pierre Wustefeld, se prêtèrent à l'épreuve du feu, face à une petite dizaine d'étudiantes et étudiants, accompagnés de quelques professeurs, sous la houlette du pro-recteur de Maret, initiateur de l'expérience. La séance débuta par la projection du DVD La Territoriale, réalisé par MdC, présentant, photos et films d'époque à l'appui, les multiples domaines dans lesquels les AT étaient amenés à intervenir, dans les domaines les plus variés : agriculture, élevage, hygiène et santé publique, politique locale, administration civile, justice, police et sécurité, construction et entretien des bâtiments publics, ponts et chaussées …
Bon début qui a permis à bon nombre d'idées préconçues d'être mises en doute par l'auditoire et d'ébranler pas mal de préjugés fort répandus de nos jours, car assénés comme des évidences par les zélateurs du politiquement correct et les contempteurs invétérés de l'œuvre des Belges au Congo. Sans verser dans un quelconque prosélytisme de l'époque coloniale et en veillant à s'en tenir strictement aux faits bien établis et aux données chiffrées officielles, nos AT se prêtèrent ensuite très volontiers à l'exercice des questions et réponses, avec franchise et humour, émaillant leurs récits d'anecdotes vécues dans des circonstances souvent rocambolesques et des conditions de vie spartiates, mais enthousiasmantes au vu des résultats engrangés.
Dans les commentaires qu'il fit à l'issue du séminaire, un étudiant écrivit ce qui suit : "Cette rencontre avec les anciens coloniaux fut mémorable et une belle remise en question de ce que les livres et les cours nous apprennent. Elle nous a montré toute l'importance de l'histoire vécue." Et un autre de préciser : "Ce n'était pas que narrer l'histoire, c'était la vivre !". Tandis qu'un autre encore déclara : "Le discours des anciens AT, un des meilleurs moments du cours; il faut pouvoir (en) profiter tant que c'est possible."
Ce souhait fut entendu et les séminaires se succédèrent d'année en année, attirant de plus en plus de participants, ce qui amena les organisateurs à réserver des auditoires plus vastes, jusqu'à rassembler une bonne soixantaine d'étudiants lors de la rencontre du 12.09.14.
Cette année-là, le prof. Pierre de Maret étant proche de sa retraite, nous avons bien cru que cette expérience, à laquelle nous avions fini par prendre goût, prendrait fin. Mais nous n'étions apparemment pas les seuls à le regretter, car nous reçûmes, le 24.09.15, un mail de l'ULB nous demandant de 'rempiler'. Nous acceptâmes, on s'en doute, sans hésiter.

■ André de Maere d'Aertrycke,
Administrateur de Territoire hre



Siège de l'association
rue de Stassart-Straat, 20-22,
1050 Bruxelles-Brussel
www.urome.be
Contact : Robert Devriese,
rue du Printemps, 96
1380 Lasne
robertdevriese1@gmail.com

COMITÉ EXÉCUTIF PERMANENT (CEP)
Robert Devriese, administrateur délégué
Guido Bosteels, William De Wilde, Paul Vannès, vice-présidents
André de Maere d'Aertrycke, Renier Nijskens, conseillersLe pouvoir appartient de droit à l'AG, constituée des administrateurs délégués des associations membres. Le CEP est chargé de la gestion au quotidien.

CONDITIONS D'ADHÉSION
1) agrément de l'AG
2) payement de la cotisation annuelle, à raison de 0,5 € par membre de l'association, avec un minimum de 50 € par an.

COMPTE BANCAIRE
BE54 2100 5412 O897

PAGES DE L'UROME DANS MDC
Editeur : Robert Devriese
Rédaction des articles non signés, liaison avec MDC et New Look Communication pour le graphisme et photos : Fernand Hessel
Adresse mail technique : urome.mdc@gmail.com

APPEL AUX ASSOCIATIONS

- L'UROME ne saurait assez insister sur l'indispensable collaboration des cercles qu'elle a l'honneur de fédérer, par la participation directe ou par voie épistolaire, dans sa lutte pour faire triompher la vérité en matière de colonisation belge, trop souvent malmenée dans les médias et autres approches.

- La collecte des témoignages et des vestiges mémoriels de la colonisation belge, à travers toute la Belgique, est loin d'avoir livré tous les résultats escomptés. Dans ce domaine-là aussi, l'UROME a besoin de l'apport de toutes les associations, les mieux placées pour compléter le cadastre de la mémoire coloniale sur le sol belge.

L'héritage des "Banoko"

En 2010 le Congo fêtait le cinquantenaire de son Indépendance, occasion rêvée pour les média de faire un scoop sur le Congo en remettant sur le tapis tous les préjugés et clichés sur la colonisation.

Révolté par tant de mauvaise foi, Pierre Van Bost a alors décidé de réaliser un ouvrage pour démentir tous ces clichés et mythes et présenter un bilan de la colonisation, replaçant les faits dans leurs contextes historiques de temps et d'espace et montrant le pays moderne, développé et bien équipé dans tous les domaines que les Belges laissèrent en héritage aux Congolais en juin 1960 : *L'Héritage des "banoko"*.

Ce livre n'est ni un récit, ni un cours d'Histoire, mais un témoignage basé sur des souvenirs personnels corroborés et développés à partir de plus de 20 ans de recherches et d'une synthèse de plus de 500 ouvrages, livres, revues, articles et documents officiels publiés sur le Congo Belge. Il montre que la Colonie n'était pas une œuvre statique ni un club géré par des vieux bonzes conservateurs et racistes, mais bien une entreprise dynamique où le facteur évolution était une des caractéristiques principales. Le Congo de 1960 n'était plus celui de 1885 !

Dans cet ouvrage Pierre Van Bost prouve que la colonisation belge fut de l'assistanat technique à long terme, dans toutes les disciplines, dans tous les domaines et à tous les niveaux. Il fait un bilan de la colonisation, pas seulement en montrant les importantes réalisations des Belges au Congo s'investissant sans compter, mais en essayant aussi de voir les retombées sur le mode de vie, la culture, l'évolution et le bien-être des Congolais.

Cet ouvrage est aussi un album de photographies témoignant à la fois des réalisations et des développements dans tous les domaines : organisations administrative et judiciaire, enseignement, santé publique, industrialisation, production agricole, transports, croissance économique, progrès sociaux, etc. ■

Les Compagnons de l'Ommegang

André Closset a fait partie de l'Ommegang 1964.
C'est en militaire qu'il décrit en détail l'organisation et le déroulement de la campagne de Kamina à Stanleyville, avec les structures militaires, le matériel employé etc.
Superbe préface de Patrick Nothomb qu'il signe de Tokyo en 1995.

Il y signale une différence d'opinion entre l'auteur et lui à propos des dessous politiques et stratégiques des choix qui ont été faits pour l'intervention quasi simultanée du parachutage et de l'Ommegang à Stanleyville. Ainsi que les suites, après le retrait des parachutistes belges. Complète sans doute avec intérêt l'excellent livre du Colonel Vandewalle, paru en 1970 qui contient un index très complet de toutes les personnes actives dans ces événements.
Le livre du Col. Closset est disponible auprès de l'association Ommegang, Bld des Invalides, 171/9 B-1160 Bruxelles.

André Closset, Col.BEM,
Les Compagnons de l'Ommegang, Stanleyville 1964,
les Editions de la Rotonde,
Avin en Hesbaye, 1995,
210 pages.

■ José Rhodius


LA FORCE PUBLIQUE
DE SA NAISSANCE À 1914
Participation des militaires à l'histoire des premières années du Congo

La Force Publique de sa Naissance à 1914

Collectif rédigé par la 2ème Section de l'Etat-major de la FP, sous la direction du Général Gilliaert,
Introduction par Henry de la Lindi.
Préface du Général Gilliaert (qui a dédicacé mon exemplaire)
C'est la relation détaillée de toutes les campagnes militaires avant 1914.

Soit pour occupation de territoire, révoltes de populations ou militaires telle des ' Batetelas' qui ne sont pas en fait des Batetelas !

Pleins de cartes, de schémas, de liste de tués ou blessés.
Bref, ce ne fut pas une époque très paisible.
Mais qui le devient rapidement à la reprise de la colonie par la Belgique. (Pax Belgica !)

C'est un livre à ne pas mettre entre toutes les mains… (Impies).
Seul regret : très bel index, mais pas de petites biographies en quelques lignes sur les acteurs des campagnes.

Se trouve en bibliothèques dont à l'ARSOM (Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer). Avenue Louise, 231 B-1050 Bruxelles

La Force Publique de sa Naissance à 1914,
Institut Royal Colonial Belge,
1952, 600 pages.

■ José Rhodius